

Circuit des Trois fontaines

Prenez l'affût aux cervidés. Devenez un familier du lierre. Cuisinez les cornouilles ou mangez des fleurs. Écoutez la symphonie pastorale, rencontrez des éclopés du vent puis entrez dans l'intimité du blaireau.

Village d'accueil :

Promenez-vous dans le village

Stationnement conseillé

Départ : Carrefour de la D 101 et de la Grande Tranchée

Longueur : 8 km.

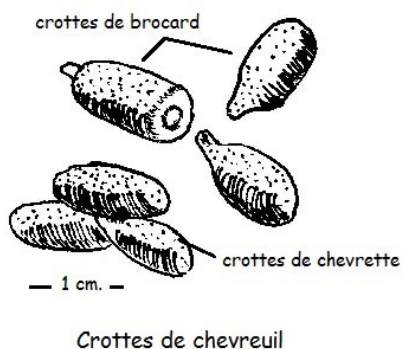
Temps de marche : 2h30

Poste 1 : Couchettes de chevreuil

Coordonnées GPS : 48°55'45.9"N, 5°26'18.6"E

Observer : Les indices de présence du chevreuil sont très nombreux en lisière du sentier parmi lesquels les « couchettes » se remarquent particulièrement bien. On nomme ainsi de petits emplacements, que l'animal a débarrassés de ses feuilles mortes avant de se coucher, en les grattant avec ses sabots des pattes antérieures. Il agirait ainsi pour prévenir, autant qu'il peut, les infestations de tiques auxquelles il est très exposé.

Observer : Autre indice de présence du chevreuil, ses crottes que l'on trouvera parfois au bord d'une couchette.

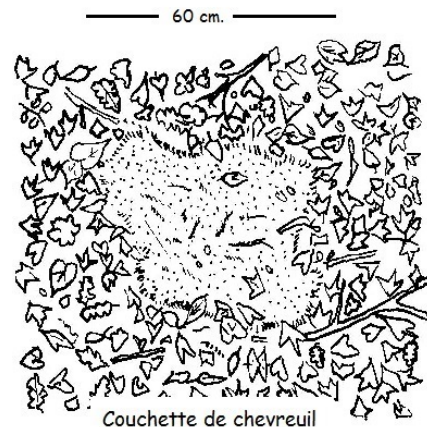


Crottes de chevreuil

Le plus souvent, elles ont la forme de petits cylindres fermes et inodores, plus ou moins emboîtés, avec une pointe à un bout et un petit trou conique à l'autre. Le mâle, appelé « brocard », laisse des crottes généralement bien cylindriques, tandis que celles de la « chevrete » sont un peu plus ovales et parfois légèrement soudées en paquets.

Faire : Si vous marchez sur le chemin en direction du bas de la pente, vous verrez la lisière forestière orientée vers l'est à votre gauche et celle qui est orientée vers l'ouest à votre droite. Essayez de déterminer laquelle est la préférée

de chevreuil pour y établir leurs couchettes.



Couchette de chevreuil

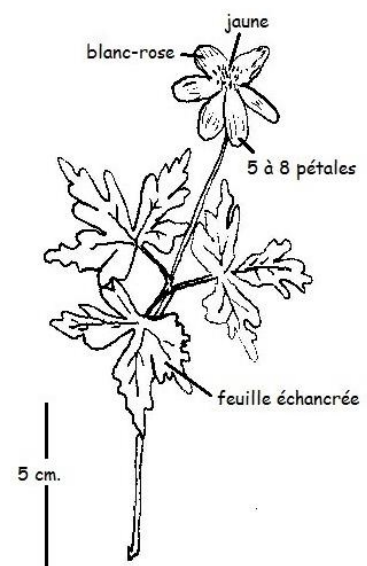
Poste 2 : Flore du sous-bois et des bords du chemin

Coordonnées GPS : 48°55'48.3"N, 5°26'20.7"E

Observer : Sous les arbres à feuilles caduques, la quantité de lumière qui arrive au sol, de l'ordre de quatre-vingt pour cent en hiver, tombe à moins de cinq pour cent en été ! Des plantes herbacées réussissent néanmoins à s'adapter à ce milieu caractérisé par la faible luminosité qui y règne la moitié de l'année.

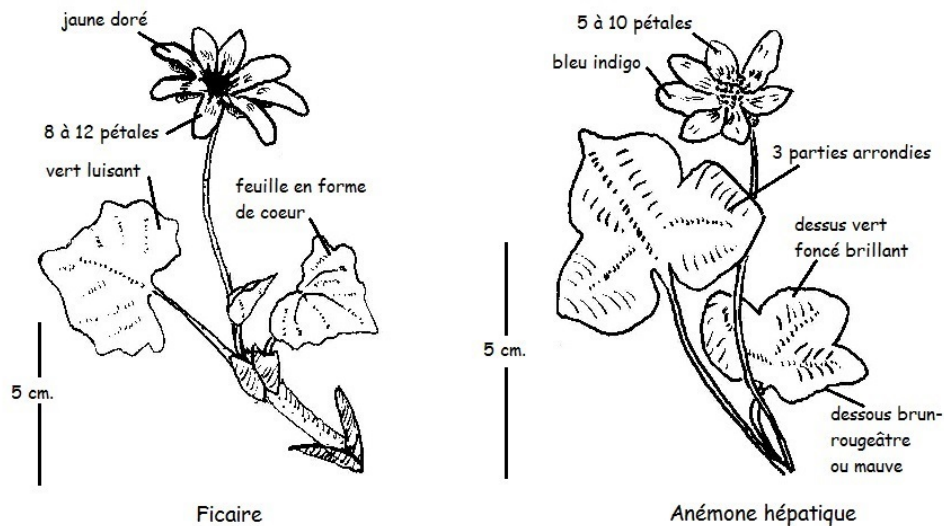
Certaines, telle l'anémone sylvie, réalisent tout leur cycle végétatif entre la fin de la période des grands froids et celle où le feuillage des arbres commence à obscurcir le sous-bois. Durant ce court laps de temps, elles émettent des tiges feuillues, puis se reproduisent et emmagasinent des réserves alimentaires dans leurs racines.

D'autres ont un cycle végétatif plus long mais elles se suffisent d'une lumière tamisée, à l'image de l'épiaire de bois.



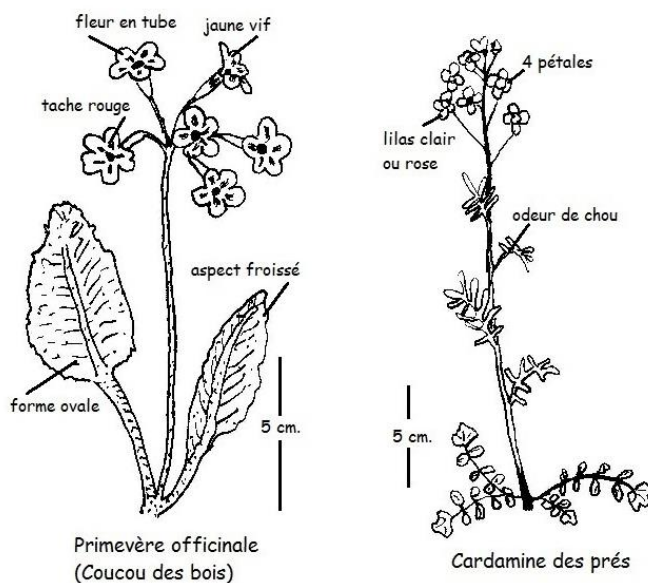
Anémone sylvie

Une troisième catégorie, représentée par l'eupatoire chanvrine, regroupe des plantes amies de la lumière. Elles sont capables de disséminer de grandes quantités de graines qui vont se déposer partout sur le sol de la forêt et qui vont rester « endormies » par manque d'ensoleillement. Elles attendront ainsi la mort sur pied ou le déracinement d'un grand arbre créant un « puits de lumière » au-dessus d'elles. Si cet événement survient, elles germeront rapidement. À ces clairières naturelles qui sont le milieu de vie d'origine de ces plantes, s'ajoutent aujourd'hui les parcelles coupées à blanc, les bords des routes et des chemins forestiers, ainsi que les passages de lignes électriques.



Observer en mars avril : L'anémone sylvie forme ici un tapis dense de fleurs blanches. En même temps qu'elle, fleurit la ficaire, d'un jaune éclatant porté par huit à douze pétales allongés. Les fleurs des deux espèces se ferment par temps humide afin de garder leur pollen au sec. Il pourra ainsi adhérer aux poils des insectes butineurs.

Les fleurs bleues de l'anémone hépatique sont dispersées sous les arbres, à peine dressée au-dessus de leurs feuilles duveteuses et dont la forme évoquerait un foie.

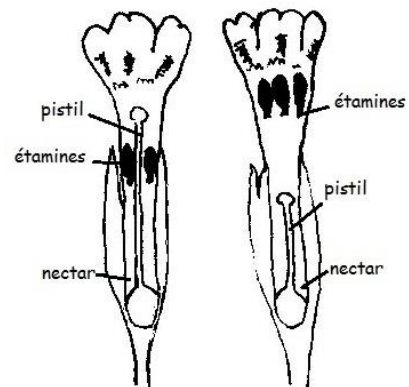


Au bord des chemins, fleurissent les violettes des bois. Elles ne sont pas parfumées à l'inverse des espèces cultivées. Dans la deuxième quinzaine d'avril, elles sont rejointes par la cardamine puis par le coucou et par les modestes fleurs des fraisiers des bois.

Goûter en avril : Manger une tige fleurie de cardamine puis une pincée de fleurs de coucou. La première bouchée sera agréablement salée et piquante, tandis que la seconde clôturera la dégustation par une note sucrée. Les jeunes feuilles fraîches de fraisier font une tisane au goût

plaisant. Elles peuvent également entrer dans les salades composées et les soupes, en compagnie des jeunes feuilles et des fleurs de violettes.

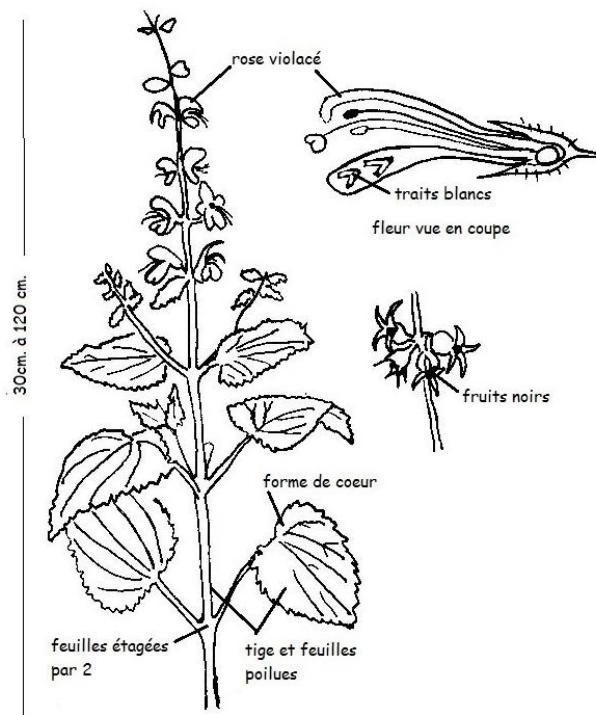
Faire du 15 avril au 15 mai : Prélevez quelques brins de primevères, encore appelées « coucou des bois », sur différents pieds. Observez les fleurs afin de classer les brins en deux catégories. Dans la première, placez ceux dont on voit nettement les étamines, organes mâles portant du pollen. Dans la seconde, placez celles dont c'est l'extrémité de l'organe femelle, appelé « pistil », qui apparaît. Ouvrez maintenant une fleur de chaque catégorie. Là où les étamines sont apparentes, l'extrémité du pistil est enfouie au fond de la fleur et là où l'extrémité du pistil est bien visible, ce sont les étamines qui se cachent. Cette organisation favorise la fécondation du pistil avec du pollen provenant d'une autre fleur de la même espèce qui sera apporté par les insectes butineurs. Cette fécondation dite « croisée » conserve à l'espèce le pouvoir de s'adapter aux changements de conditions de vie, ce que ne permet pas l'autofécondation.



Les deux variantes de la fleur de coucou

Faire en avril-mai : Cueillir un petit bouquet de coucou des bois puis confectionner une tisane avec trois ou quatre tiges fleuries par tasse d'eau bouillante. Le breuvage est à boire tout autant pour le plaisir des papilles que celui des yeux, ayant une couleur jaune fluo.

Observer de juin à octobre : Repérer et observer un plan d'épiaire des bois. On la rencontrera fréquemment dans tous les secteurs forestiers traversés par le circuit. Les feuilles ont une forme de cœur allongé et la tige est à section carrée. Toute la plante est poilue mais ne pique pas. Les fleurs apparaissent de juin à octobre, le long de la partie supérieure de la tige. Regroupées par quatre à six, elles sont de petite taille et de couleur rose violet. Chacune est formée d'un tube précédé de deux lèvres. La lèvre inférieure sert de poste d'atterrissage aux insectes. Des stries blanches les orientent vers l'ouverture du tube.

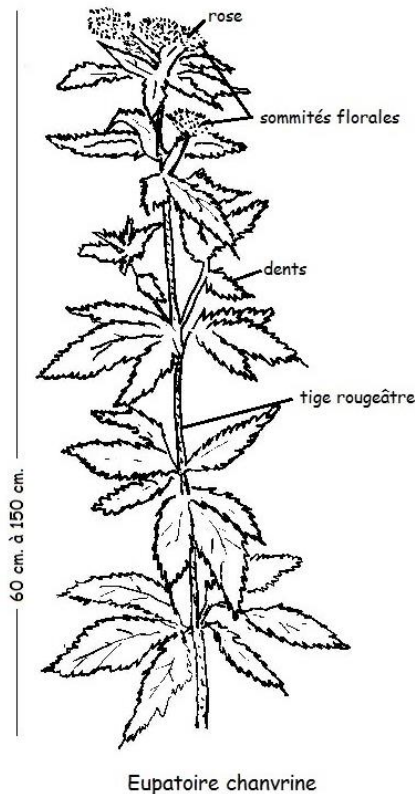


Epiaire des bois

Humer et goûter de juin à octobre : Cueillir puis humer une feuille d'épiaire des bois. Son odeur paraît fétide au premier abord, ce qui a valu à la plante le nom populaire d'« ortie puante »,

bien qu'elle ne pique pas. Cette odeur suffit déjà à reconnaître l'espèce ! Mais en froissant la feuille, son odeur change et finit par évoquer le fumet des cèpes ! Certains apprécient de manger des feuilles d'épiaire crues. Vous pouvez en ajouter une poignée à une salade composée.

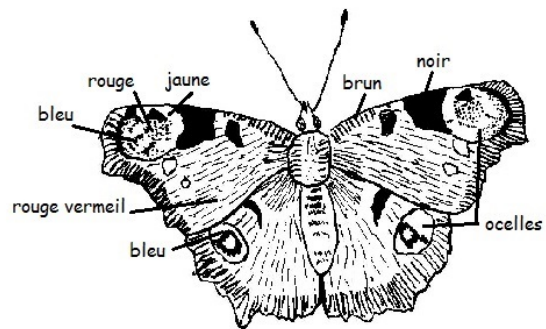
Goûter de juin à octobre : Cueillir des tiges d'épiaire, fleuries ou non, et les accommoder en soupe. Cinq tiges feuillées pour un demi-litre d'eau ou de bouillon, seront associées avec une pomme de terre coupée en cubes et du sel. Compter une demi-heure de cuisson avant de mixer ou de mouliner ce potage au goût de champignons sauvages.



Eupatoire chanvrine

Observer de juin à octobre : L'eupatoire chanvrine pousse vigoureusement au bord du chemin, là où elle peut satisfaire son avidité d'eau, de nourriture et de soleil. Sa présence dénote donc un sol capable de l'abreuver même au cœur de l'été, période habituelle de déficit en eau dans la région. Ses feuilles ressemblent à celles du chanvre. Mais la comparaison s'arrête là, les deux plantes n'ayant pas de parenté.

Observer de juin à septembre : Les minuscules fleurs roses de l'eupatoire sont assemblées par centaines. Elles attirent plusieurs espèces de papillons durant tout l'été : citron, petite tortue, écaille chinée et paon-du-jour. Ce dernier est un habitué des forêts claires et des broussailles. Quand il est posé, on le reconnaît facilement à ses quatre « ocelles » de couleurs vives entourées de rouge sombre.



Paon-du-jour

Œuvre 066 : Denis Malbos, *Les cents ciels plantés* (VdF 2001).

Coordonnées GPS : 48°55'49.1"N, 5°26'14.8"E

Poste 3 : Lierre sur érables sycomores

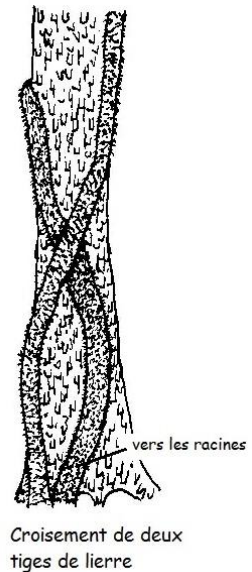
Coordonnées GPS : 48°55'49.2"N, 5°26'13.1"E

Observer sur les arbres : Le plus souvent, les tiges du lierre escaladent leur tuteur en ligne droite, en pouvant monter jusqu'à cinquante mètres de hauteur. Elles s'inclinent parfois pour mieux exposer leurs feuilles à la lumière, quitte à devoir croiser un autre brin du même pied. Mais elles n'enserrent pas les troncs au point de gêner la circulation de leur sève, à l'image du chèvrefeuille.

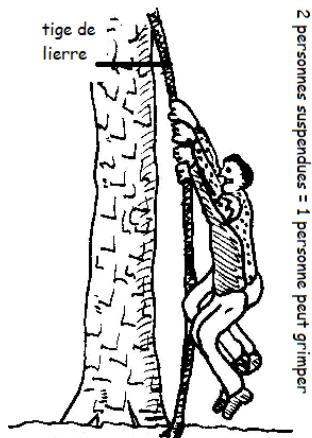
Les plus gros brins perdent leurs feuilles ainsi que les crampons avec lesquels ils s'accrochaient à l'arbre. Ils laissent les plus fines tiges feuillées soutenir tout l'ensemble. Ils grossissent jusqu'à atteindre parfois le diamètre d'un bras, voire bien plus, signe d'un âge avancé pouvant dépasser mille ans.

Les racines de la plante s'enfoncent profondément dans le sol où elles puisent l'eau et les sels minéraux que ses feuilles transformeront en sève nourricière. Le lierre n'a donc pas besoin de la sève des arbres pour pourvoir à sa nourriture. Pour preuve, vous apercevez de ce point un arbre mort sur lequel il pousse avec la même vigueur que sur les arbres vivants.

Observer à terre : En forêt, le lierre se conduit ordinairement comme une plante rampante. Les parties de ses tiges en contact avec la terre émettent des racines qui l'ancrent au sol et lui permettent de s'alimenter. Il peut ainsi tapisser le sous-bois en nappes étendues. Lorsqu'il rencontre un arbre ou un obstacle, il l'escalade. Mais pour fleurir et fructifier, le lierre a besoin de beaucoup de lumière qu'il ne peut trouver au sol. C'est pourquoi il fleurit toujours en hauteur.



Faire : Prélever quelques morceaux de tiges accrochées à un tronc d'arbre afin d'observer les crampons à différents stades de leur développement. Les plus jeunes naissent sur la partie de la plante en contact avec le support, disposés sur une ou deux lignes. En grandissant, ils se couchent perpendiculairement à la tige qui ressemble alors à un millepattes. Puis ils grossissent jusqu'à combler les petites anfractuosités de l'écorce, avant de se dessécher tout en gardant le même volume. Ils se comportent donc comme une sorte d'enduit à reboucher les fissures dont l'efficacité est renforcée par la sécrétion d'un adhésif à haute résistance.

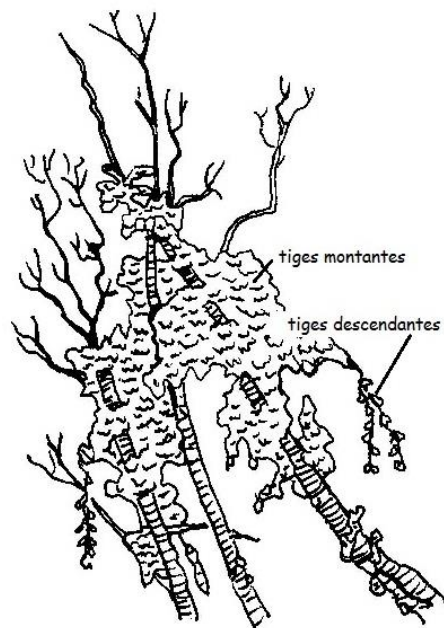


Comment tester la solidité de l'accrochage d'une tige de lierre

Des enfants ont tendance à vouloir grimper aux plus grosses tiges de lierre. Il est préférable de tester la résistance de leur accrochage dans l'arbre avant de les laisser faire. Pour cela, deux personnes agrippent la tige avec les mains, bras tendus verticalement au-dessus de leur tête. Puis ils lèvent les pieds ensemble pour se suspendre. Si la tige ne se décroche pas pendant la manœuvre, alors une personne peut ensuite y grimper.

Observer : Comment le lierre peut-il vivre bien plus longtemps que les arbres qui lui servent de support ? D'une part, depuis ce poste vous apercevez plusieurs touffes de lierre qui, après avoir escaladé le tronc et les branches maîtresses d'un arbre, ont réussi à prendre pied dans la ramure d'un ou deux arbres voisins. En supposant que le premier

Attention : Des enfants ont tendance à vouloir grimper aux plus grosses tiges de lierre. Il est préférable de tester la résistance de leur accrochage dans l'arbre avant de les laisser faire. Pour cela, deux personnes agrippent la tige avec les mains, bras tendus verticalement au-dessus de leur tête. Puis ils lèvent les pieds ensemble pour se suspendre. Si la tige ne se décroche pas pendant la manœuvre, alors une personne peut ensuite y grimper.

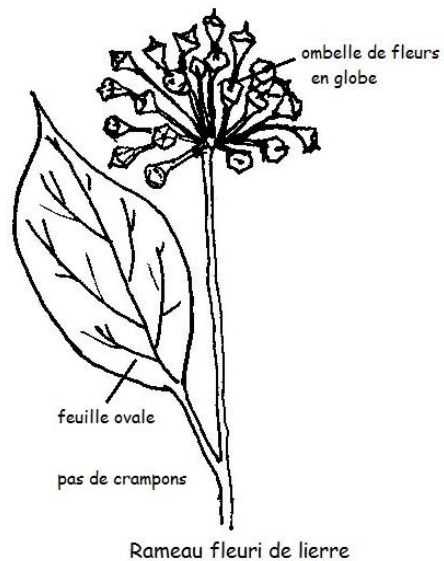


Touffe de lierre répartie sur trois arbres

arbre-tuteur meure et pourrisse sur pied, la liane restera accrochée en hauteur par les crampons des rameaux qui se sont développés sur les deux autres arbres-tuteurs.

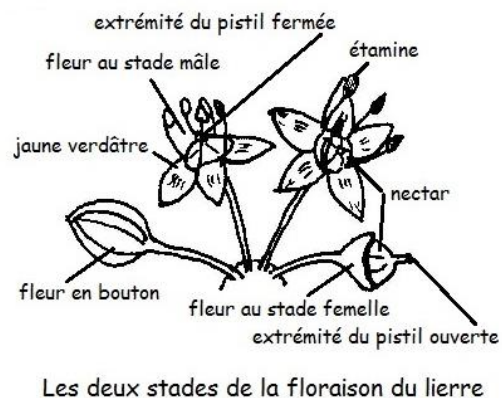
D'autre part, vous pouvez voir que les tiges ne se contentent pas d'escalader les branches. En effet, quand leurs extrémités ne trouvent plus de support pour poursuivre leur ascension, elles basculent vers le bas et poursuivent leur croissance vers le sol. Si elles y parviennent, elles prendront racines et pourront ainsi progresser à terre jusqu'à rencontrer un autre arbre.

Observer en septembre, octobre et novembre : Le lierre est en pleine floraison. Les fleurs apparaissent toujours à l'extrémité libre de rameaux dépourvus de crampons. Elles possèdent un organe reproducteur mâle, sous la forme de quatre étamines, et un organe reproducteur femelle, le pistil. Sa partie apparente est un petit tube placé au centre de la fleur.

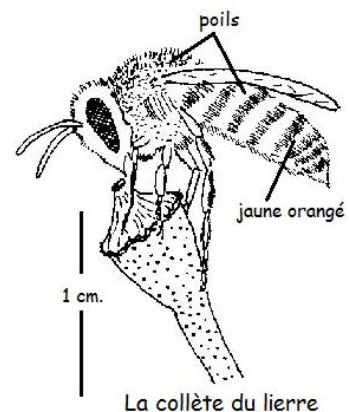


Sur une même ombelle en floraison on trouvera le plus souvent des fleurs en bouton, des fleurs au stade mâle, des fleurs au stade femelle et d'autres ayant achevé leur cycle de fécondation.

- Les fleurs en bouton sont côtelées comme des melons.
- Les fleurs au stade mâle possèdent quatre pétales jaune-vert et quatre étamines dressées qui libèrent du pollen. Elles entourent l'organe femelle, le pistil, sur lequel s'allonge un tube fermé à son extrémité libre. Des insectes viennent pour collecter le pollen produit par les étamines ou pour lécher le nectar qui sourd à la surface du pistil.
- Les fleurs au stade femelle ont perdu leurs pétales et leurs étamines. L'extrémité du pistil est ouverte. Des insectes continuent à venir lécher le nectar secrété. En se frottant au tube, ils feront peut-être tomber dedans quelques grains du pollen qui s'est accroché à leurs poils, lors d'une précédente visite à une fleur au stade mâle.
- Les fleurs fécondées ont l'extrémité libre du pistil qui est desséchée.

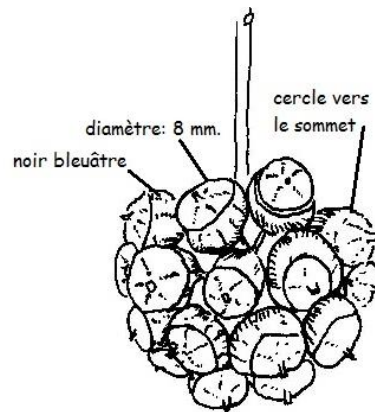


Observer de septembre à octobre: Les fleurs du lierre produisent du pollen et du nectar en abondance qui nourrissent de nombreux insectes, notamment des abeilles. Elles trouvent là les dernières ressources alimentaires à collecter avant l'hiver. On y voit aussi une abeille sauvage appelée « collète du lierre ». Son cycle de reproduction est adapté à son habitude de nourrir ses larves uniquement avec du pollen et du nectar de fleurs de lierre. Elle est très poilue, ce qui lui permet de jouer efficacement son rôle de pollinisateur. Quand elle visite une fleur au stade mâle, ses poils recueillent du pollen. Si elle visite par la suite une fleur au stade femelle, elle fera tomber du pollen dans le tube du pistil en



passant au-dessus de son ouverture. La collète est dépourvue de fonction venimeuse. Cette espèce a été décrite comme telle pour la première fois en 1993.

Observer de décembre à mars : Les fruits grossissent et mûrissent, devenant en février et en mars une précieuse ressource alimentaire pour les grives, les pigeons et les merles, souvent affaiblis par la disette hivernale. Pour l'homme, elles sont toxiques. L'absorption de deux ou trois baies suffisent à provoquer des troubles chez l'enfant.



Une grappe de baies de lierre



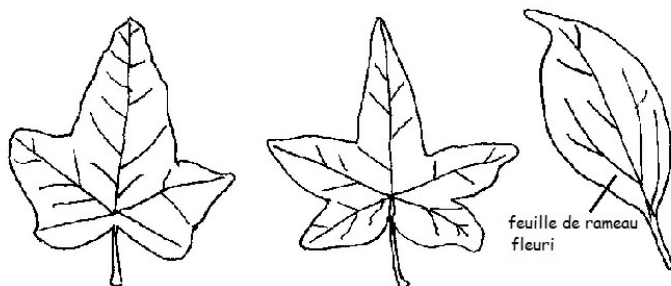
Localisation du lierre sur son arbre-tuteur

Observer de

novembre à avril : Les rameaux feuillus du lierre restent cantonnés au tronc et aux grosses branches de l'arbre-support et ne perturbent donc pas l'activité de son feuillage pendant la belle saison. En effet, le lierre a surtout besoin de lumière en hiver, période pendant laquelle il fructifie, alors que les arbres sont dépourvus de feuilles. Il lui est donc inutile d'envahir les extrémités des branches porteuses de feuilles pour être suffisamment éclairé, d'autant plus que cette action pourrait faire mourir son tuteur.

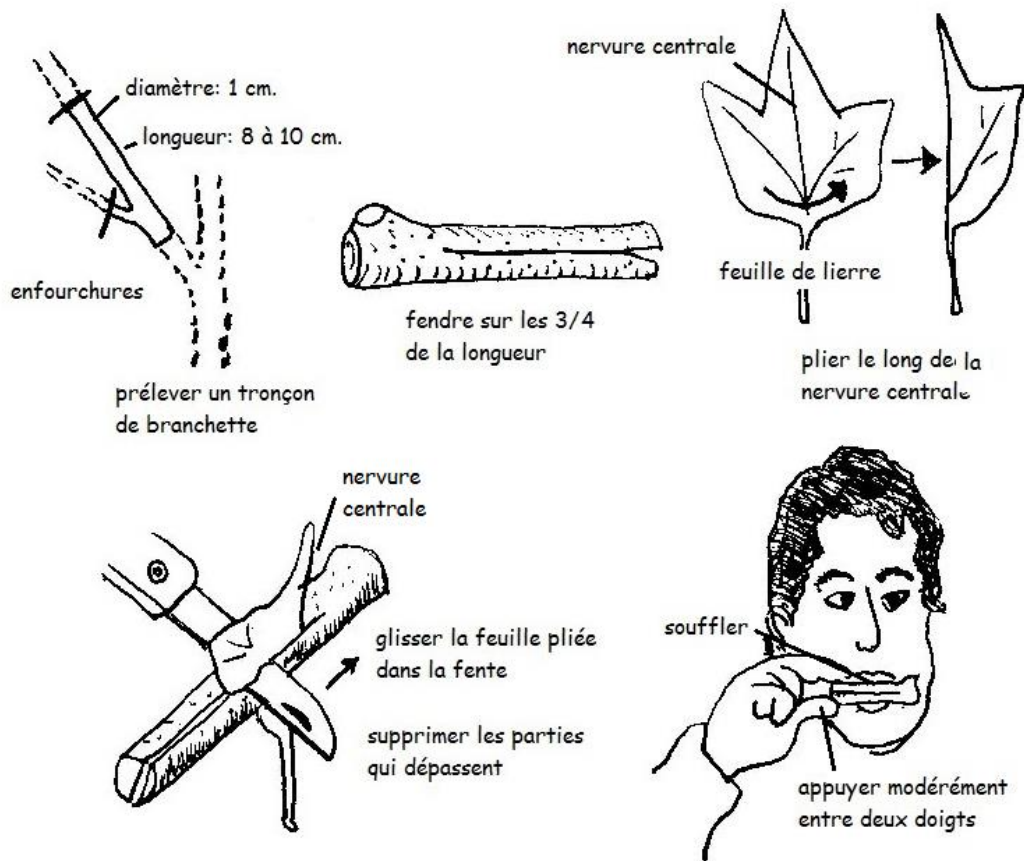
Faire : Collecter des feuilles de lierre provenant de tiges courant à terre ou escaladant des obstacles. Vous pourrez ainsi comparer leur apparence. Toutes sont d'un vert vif et luisant. Elles sont coriaces et vernissées afin de résister au froid et à la sécheresse. Elles vivent de trois à six ans avant de se dessécher et de se détacher de leur tige. Celles qui proviennent des rameaux sans fleurs se divisent en trois à cinq triangles vert foncé. Celles des rameaux porteurs de fleurs ou de fruits sont ovales ou en losange. Cette différence de forme s'expliquerait par leur localisation fréquente à l'extrémité des plus hautes

tiges. Cette situation les exposant au vent, elles ont adopté une forme qui les rend plus résistantes au déchirement que les feuilles implantées en dessous.



Forme des feuilles du lierre

Créer : Réaliser une « buse » obtenue en glissant une feuille de lierre pliée en deux dans un tronçon de branchette préalablement fendu. Puis éliminer les parties de la feuille qui dépassent de la branchette. En soufflant dans la fente, on imite le cri miaulé de la buse, un rapace diurne fréquent en Lorraine. On peut apercevoir cet oiseau toute l'année en lisière des forêts ou dans les prairies. Elle rentre parfois dans les bois par temps de neige tenace.



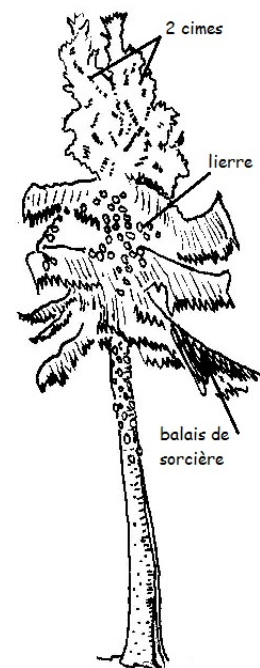
Réalisation d'une "buse"

Faire : Des recettes d'antan conseillent de remplacer le liquide à vaisselle par une décoction de feuilles de lierre. On l'obtient en faisant bouillir pendant dix minutes deux poignées de feuilles fraîches dans deux litres d'eau. Filtrer la solution et la diluer dans le même volume d'eau chaude avant d'y plonger les ustensiles et les couverts à laver. De préférence, utiliser des gants pour éviter le dessèchement des mains.

Poste 4 : Épicéa avec deux cimes

Coordonnées GPS : 48°55'50.5"N, 5°26'05.3"E

Observer : L'épicéa est né d'une graine apportée par le vent. Pour cela, il est dit de « peuplement spontané ». Lors d'une tempête, sa cime a été cassée par la chute d'un arbre voisin. La disparition du bourgeon sommital, qui permet l'allongement du tronc, a « réveillé » deux bourgeons qui « dormaient » sous l'écorce et qui se sont chacun transformés en une nouvelle pousse sommitale. L'arbre a donc pu reprendre sa croissance en hauteur, mais avec deux cimes. Cependant, vous pouvez en remarquer une forte disproportion entre la circonférence de son tronc, déjà conséquente, et sa hauteur présente, encore modeste. Son feuillage jouit donc d'une moins bonne insolation qu'autrefois, ce qui diminue la résistance de l'arbre aux maladies et aux infestations parasitaires.



Epicéa avec deux cimes

Observer : À l'extrémité d'une branche basse, on aperçoit une masse compacte et sombre appelée « balais de sorcière ». Un champignon parasite microscopique est à l'origine de cette formation. Lorsqu'il infecte une branche, il provoque sur celle-ci l'apparition et le développement de nombreux rameaux. Ils vont sécréter en abondance des substances nutritives qui alimenteront le champignon et qui lui permettront de fabriquer d'importantes quantités de spores. Celles-ci seront disséminées par le vent et contamineront peut-être d'autres épicéas. La maladie ne fera pas mourir l'arbre mais elle peut induire un ralentissement de sa croissance.

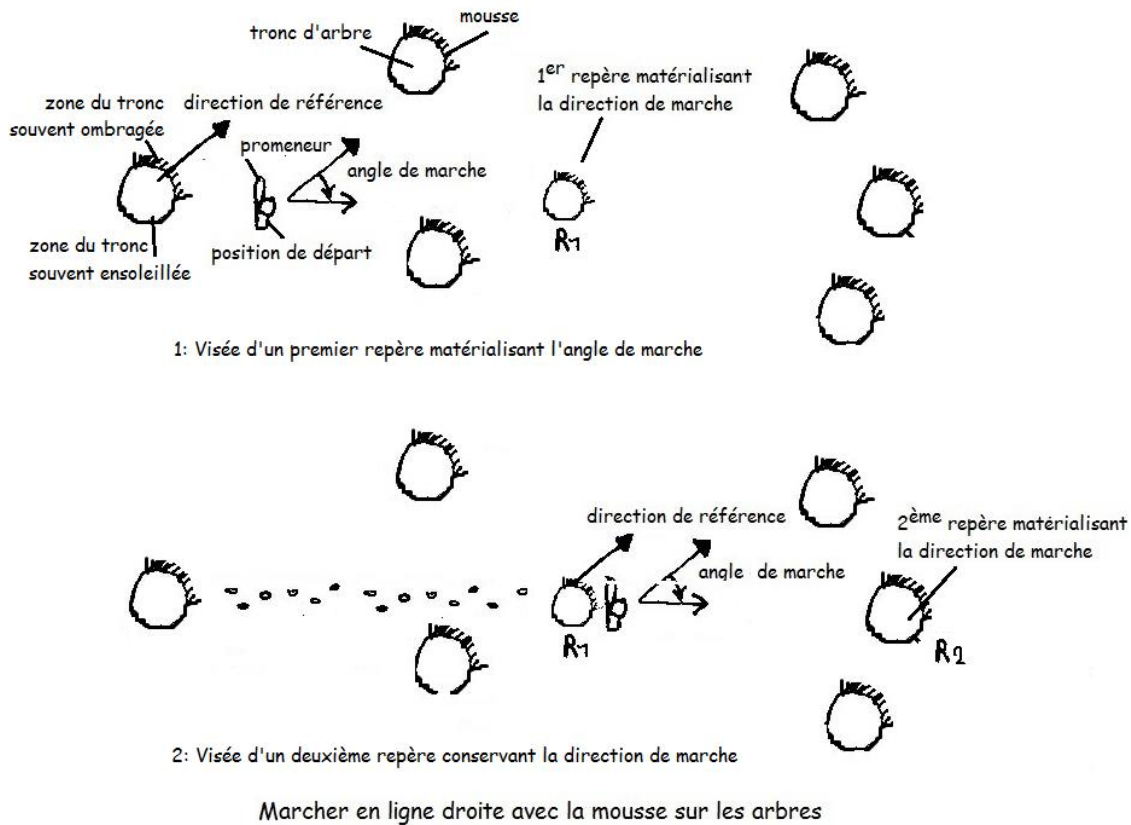
Poste 5 : S'orienter avec la mousse ?

Coordonnées GPS : 48°55'53.7"N, 5°26'01.4"E

Observer : Sur ce secteur, la mousse se cantonne essentiellement aux troncs debout. A terre, elle a du mal à s'implanter. Différentes causes se conjuguent :

- La litière de feuilles mortes recouvre le sol d'une couche instable. La mousse ne peut pas la traverser avec ses courts crampons, étant dépourvue de racines. Elle ne peut donc pas s'ancrer durablement à un support.
- Les plantes herbacées ainsi que le lierre qui coure sur le sol, s'accaparent déjà une bonne part des rayons solaires que les arbres laissent passer à travers leur feuillage. Une plante naine, telle la mousse, dépérirait rapidement par manque de lumière en s'installant parmi eux.
- Les exploitants forestiers ont laissé peu de bois mort à terre que la mousse aurait pu coloniser.

Faire : À la base de chaque tronc, la mousse est inégalement répartie. Elle occupe préférentiellement le secteur orienté au nord-est. La mousse aurait-elle le sens de l'orientation ? Rien n'est moins sûr, tandis que la sécheresse semble être ici le facteur empêchant son installation sur la partie du tronc orientée vers le sud-ouest. Cet emplacement étant exposé au soleil, la mousse ne pourrait pas survivre en se contentant de l'eau de pluie ruisselant sur le tronc. Sans être aussi précise que l'aiguille d'une boussole, la direction de référence ainsi matérialisée par la mousse pourra au moins vous permettre de progresser en ligne à peu près droite si vous venez à vous perdre dans une vaste forêt comme celle-ci. Vous éviterez ainsi de tourner inlassablement en rond !

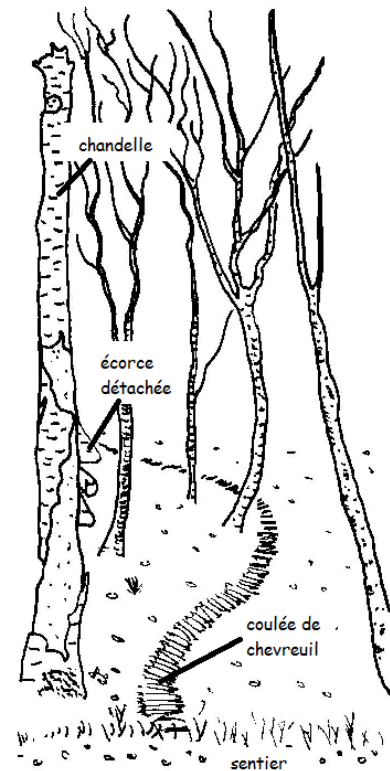


Poste 6 : Chandelle de merisier et coulée

Coordonnées GPS : 48°56'00.0"N, 5°25'53.5"E

Observer : On appelle chandelle un tronc mort debout et dépourvu de branches. Celle-ci est ce qui reste d'un merisier. Il est encore reconnaissable à la forme élancée de son tronc en cylindre régulier, ainsi qu'à son écorce, luisante et brun-rouge, qui se détache en lanières horizontales. Le merisier est très exigeant en lumière et doit donc s'élever rapidement, d'où son tronc grêle jusqu'à un âge avancé. Il est ainsi particulièrement exposé aux tempêtes de vent, ce dont ce sujet a été la victime.

Observer : Les plaques d'écorce à moitié détachées et enroulées sur elles-mêmes constituent autant d'abris diurnes pour de nombreux invertébrés qui s'activent surtout pendant la nuit : insectes, araignées, mille-pattes... Elles servent également de refuges d'hivernage à des insectes qui sont capables de survivre à plusieurs mois de froid et de privation de nourriture : carabes, coccinelles, femelles de bourdons fécondées et certains papillons tels que le paon-de-jour ou le citron. En été, elles peuvent héberger des chauves-souris



Chandelle de merisier et coulée de chevreuil

forestières pendant leur repos diurne : barbastelle, noctule, pipistrelle...

Observer : Au pied de la chandelle vous apercevez un sentier utilisé par les animaux sauvage, appelé « sente » ou « coulée ». Cette coulée est ici marquée par une simple dépression dans la litière de feuilles mortes. Cependant, elle est dépourvue de végétation herbacée, signe qu'elle est utilisée régulièrement. On peut y deviner les empreintes d'un chevreuil qui en est l'usager le plus fréquent. Cet animal est très fidèle à son territoire et s'y déplace en utilisant le plus souvent les mêmes coulées. En marchant, il y laisse des marques olfactives issues de la sécrétion de glandes localisées entre ses sabots de chaque patte avant. Elles permettent à l'animal de communiquer des informations aux congénères du voisinage, par exemple s'il est un mâle ou une femelle. Mais elles l'aident aussi à se déplacer de nuit en créant une piste olfactive, aussi facile à suivre pour lui qu'un chemin balisé par des bougies pour nous ! Des renards utilisent occasionnellement cette coulée pour rallier une de leurs nombreuses zones de prédation saisonnière.

Poste 7 : Euphorbe des bois

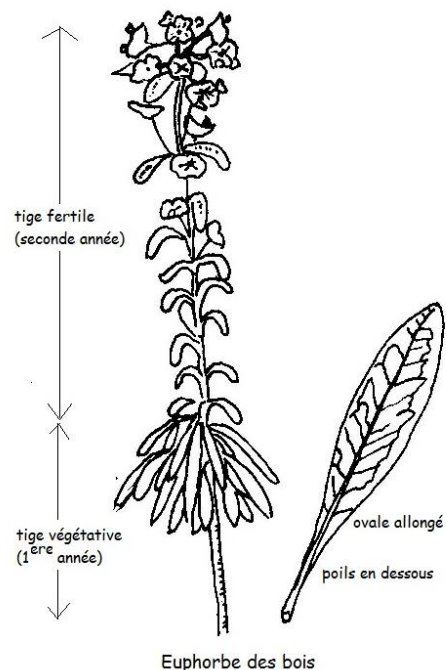
Coordonnées GPS : 48°56'02.3"N, 5°25'50.2"E

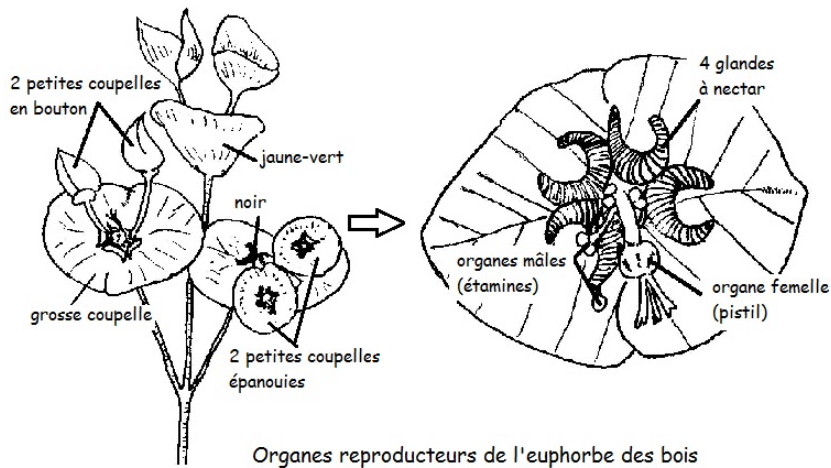
Observer : L'Euphorbe des bois est une plante vivace. Vous en verrez plusieurs touffes dispersées sur une centaine de mètres de cette bordure du chemin. Ses tiges vivent deux ans, ne fleurissant que la seconde année. Une touffe comprend donc des jeunes tiges stériles et des tiges plus âgées dont les organes reproducteurs commencent à apparaître en mars.

Attention : s'abstenir de cueillir la plante car elle contient un latex très irritant pour la peau, les yeux et les muqueuses ! La plante était autrefois déversée dans les ruisseaux, une fois broyée, afin d'anesthésier les poissons qui pouvaient ainsi être capturés à l'épuisette ou à mains nues.

Observer de mai à juillet : À la partie supérieure de la plante s'attachent d'étranges coupelles vert-jaune, faites de deux parties jointives. A l'intérieur vous pouvez apercevoir :

- Au centre, une masse arrondie et côtelée, portée par un pied souvent courbé et surmontée de trois filaments. C'est l'organe reproducteur femelle, appelé « pistil ».
- Entourant le pistil, des étamines qui constituent la partie mâle.
- Collées au fond de la coupelle, quatre excroissances en forme de croissant de lune qui sont des glandes à nectar. Elles attirent les insectes chargés de la fécondation, notamment des fourmis.
- Deux tiges surmontées chacune d'un bouton jaune vert. Il s'épanouit en formant une coupelle dans laquelle on retrouve les trois éléments décrits ci-dessus, sorte de fleur dans la fleur.





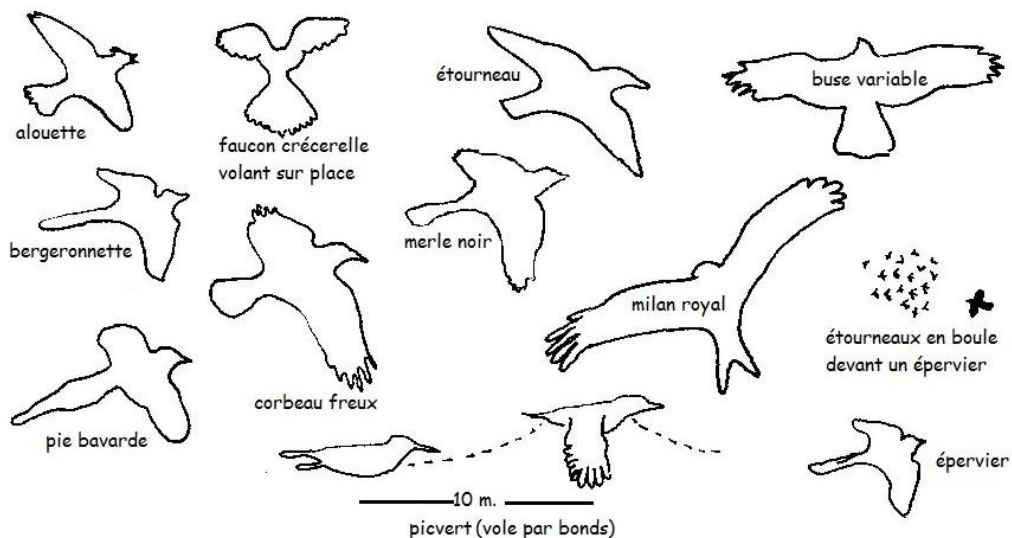
Cette organisation, propre à la famille des euphorbes, ne se retrouve nulle part ailleurs dans le monde végétal.

Œuvre 137 : Fabien Lerat, *Fontaine* (VdF 2007).

Coordonnées GPS : 48°56'02.9"N, 5°25'49.6"E

Poste 8 : Symphonie pastorale

Coordonnées GPS : 48°55'57.2"N, 5°25'44.0"E



Silhouettes d'oiseaux pouvant être aperçues au-dessus de la prairie

Observer : Vous cheminez en lisière d'une forêt, à proximité d'un vallon herbeux, parsemé d'arbres et d'arbustes, et parcouru par un ruisseau. Vous pourrez plus facilement apprécier le paysage ouvert en descendant le talus du chemin jusqu'à la clôture barbelée. Le lieu est très favorable à l'écoute des cris et des chants d'oiseaux, tant des bois et que des campagnes. En

effet, d'une part, la très grande majorité des oiseaux dits « forestiers » nichent et s'activent en fait dans les lisières, tandis que nombre d'oiseaux qui se nourrissent dans les espaces ouverts ont besoin de vieux arbres, de buissons ou de haies pour nidifier ou pour se reposer. D'autre part, de nombreux oiseaux s'abreuvent et se baignent chaque jour, même en hiver. Ils apprécient donc particulièrement de pouvoir s'établir à proximité d'un point d'eau permanent. A l'intérêt ornithologique du lieu s'ajoute celui de sa bonne acoustique, le relief amplifiant les sons de proximité et faisant barrage aux bruits qui viennent du lointain.

Écouter en janvier : Le rouge-gorge, le merle, le pinson et la mésange charbonnière chantent aux premiers rayons de soleil.

Écouter en février : On entend les premières trilles de la grive draine, des mésanges et du verdier, ainsi que les pies qui se chamaillent en jacassant. Dès le coucher du soleil résonnent les hullements des chouettes et des hiboux.

Écouter en mars : L'alouette des champs grisolle dès les premiers beaux jours du mois. Les chants flutés de la grive musicienne ou de la fauvette à tête noire et les gazouillis du pinson des arbres se font entendre dans la deuxième quinzaine, en même temps que les « hennissements » du pic vert, ici appelé « grand poulain ». Pics noirs et pics épeiches commencent leur tambourinage.

Écouter en avril, mai, juin : C'est la période de l'année la plus favorable à l'écoute des chants. C'est à l'aube qu'ils sont émis avec le plus d'intensité. Ils permettent souvent de localiser l'oiseau émetteur. Mais le doux roucoulement de la tourterelle des bois, qui conjugue deux émissions de sons émises simultanément par la gorge de l'oiseau, semble émaner de plusieurs emplacements à la fois, tandis que la petite grive musicienne qui vous charme de ses trilles se tient peut-être à cinq cents mètres de vous !

Certains oiseaux restent silencieux après l'accouplement et d'autres, tels les merles, continuent de chanter pendant la nidification. Les oiseaux qui élèvent une deuxième ou troisième couvée à l'instar des grives et des troglodytes, se remettent à chanter avant une nouvelle ponte.

Écouter de nuit d'avril à mi-juillet : S'asseoir confortablement au coucher du soleil, l'oreille aux aguets pour écouter le concert du rossignol ou bien, le cri d'appel des jeunes rapaces nocturnes ayant quitté leur nid. Ils incitent ainsi leurs parents à venir les nourrir. Celui des bébés chouettes hulottes est assez discret, rauque et plaintif, celui des bébés hiboux moyen-duc est très strident et porte loin.

Écouter en juillet-août : Dès juillet, les chants mélodieux s'estompent mais on continue à entendre les cris de contact et d'alarme. Ils peuvent servir à exprimer une demande ou la frayeur, à signaler une menace ou l'absence de danger perçu, à affirmer une position hiérarchique de dominant ou de dominé... Certains cris servent à intimider un éventuel prédateur ou à détourner son attention. Ceux de la fauvette à tête noire ressemblent au bruit de deux cailloux entrechoqués. Les crailllements du geai des chênes et de la corneille noire mettent en alerte tous les oiseaux et mammifères de la forêt.

Écouter en septembre-octobre : Le sifflement du rouge-gorge revient au premier plan. S'amorce une timide reprise de quelques chants par des oiseaux défendant leur territoire contre de nouveaux arrivants venus de contrées plus nordiques : mésanges, merles, grives...

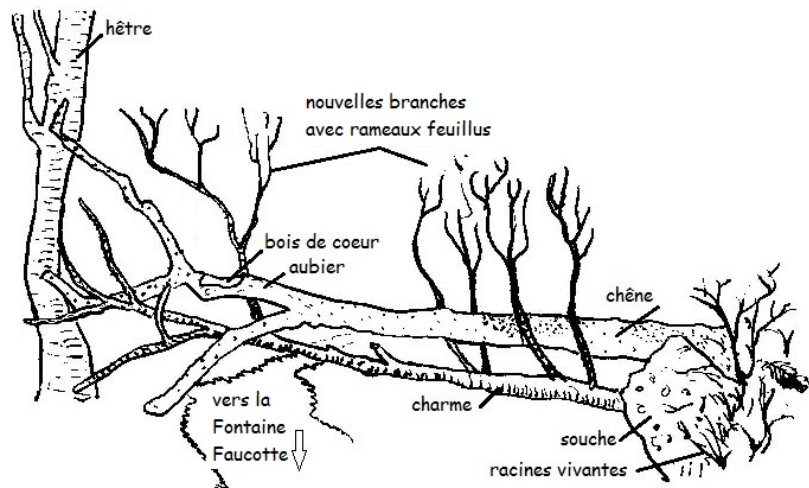
Écouter en novembre-décembre : Le silence de la forêt est ponctué par le croassement de corbeaux qui se regroupent en dortoirs et par les cris d'alarme d'oiseaux hivernants : buses, corneilles, geais... Des bandes de petits passereaux en espèces mélangées, essentiellement des

mésanges, pépient en se déplaçant de buisson en buisson. On entend le martellement des pics délogeant des insectes dans le bois mort ou les discrètes percussions du bec de la sitelle sur l'écorce des vieux arbres moussus.

Poste 9 : Chêne couché

Coordonnées GPS : 48°55'53.0"N, 5°25'37.8"E

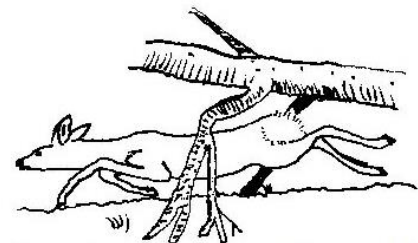
Observer : Ce chêne mort couché en travers du chemin a été déraciné par la tempête de décembre 1999. Dans sa chute, il a entraîné un jeune charme. Celui-ci est encore vivant car, ayant été stoppé en position oblique par un gros hêtre, il a pu conserver des racines en terre. Le bon ensoleillement du lieu a permis à son feuillage de capter suffisamment de lumière pour lui permettre de survivre le temps que de nouveaux rameaux feuillus se forment.



Chêne et charme couchés par le vent (vue hivernale)

Le tronc du chêne ne touche pas le sol, sinon à sa base, étant solidement soutenu par le charme et par le hêtre, ainsi que par une de ses maîtresse branches jouant le rôle de béquille. Il se décompose ainsi beaucoup plus lentement que s'il reposait à terre. Cependant, la couche de bois située sous l'écorce, appelée « aubier » est déjà devenue spongieuse. À l'inverse, la partie située en-dessous et appelée « bois de cœur » a conservé sa dureté. La première contenait les vaisseaux remplis de sève sucrée qui ont constitué une nourriture de choix pour les insectes, les bactéries et les champignons. La seconde a été délaissée car elle ne contient pas de sucres mais des substances appelées « tanins », qui sont encore actives. Elles protégeaient l'arbre, de son vivant, contre les attaques de son bois de cœur par des parasites.

Observer : L'ensemble évoque un élément de paysage qui était fréquent au temps de la grande sylvie primitive, avant que l'homme ne modèle la forêt selon ses propres critères. De nombreux arbres couchés par le vent y rendaient la progression très difficile pour les chasseurs comme pour les grands animaux, à l'exception du chevreuil. Sa morphologie lui permet de sauter par-dessus les obstacles mais aussi de ramper par-dessous.

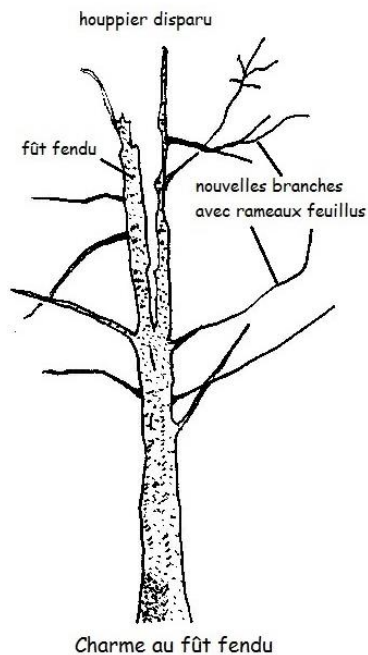


Chevreuil rampant sous un arbre couché

Conseil : Laissez à la seule nature le soin de faire évoluer ce milieu original !

Poste 10 : Deux survivants de la tempête

Coordonnées GPS : 48°55'51.7"N, 5°25'36.1"E



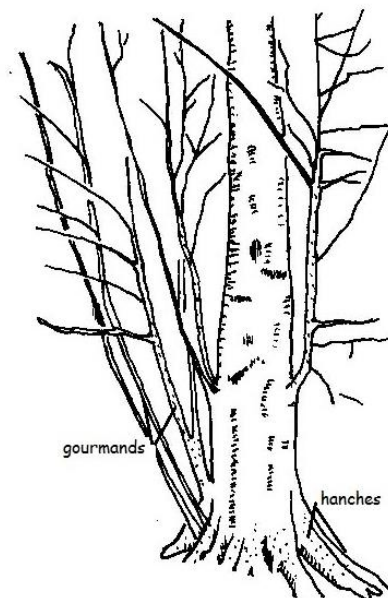
Observer : A cent cinquante pas l'un de l'autre, deux arbres portent des stigmates très différents de la tempête de décembre 1999.

Le premier est un charme. À cause des bourrasques, il a perdu son « houppier », ensemble des branches situées au sommet du tronc. Son « fût », partie du tronc comprise entre le sol et le houppier, s'est fendu sur plusieurs mètres de hauteur quand l'arbre s'est cassé. La disparition du houppier a provoqué le « réveil » de bourgeons qui « dormaient » sous l'écorce du tronc et qui se sont transformés en nouveaux rameaux. Ceux-ci ont pu se développer en branches en profitant de l'accroissement de l'ensoleillement des lieux, apporté par la chute d'arbres du voisinage. Le charme a pu ainsi reconstituer une maigre frondaison. Mais sa survie est menacée par l'action de champignons qui pourraient rapidement infecter sa blessure avant de s'attaquer à la partie saine de son tronc. En attente, la partie fendue de l'arbre offre un bon abri estival aux chauves-souris forestières pour leur repos diurne.

Poste 10 bis : Deux survivants de la tempête

Coordonnées GPS : 48°55'49.4"N, 5°25'32.6"E

Observer : Le second arbre, un hêtre, est resté debout en conservant l'intégrité de son houppier. Mais tout autour de lui, de grands arbres ont été couchés. Son tronc qui était autrefois plongé dans une semi-obscurité s'est donc retrouvé brusquement exposé à la lumière. Des rameaux appelés « gourmands » ont alors poussé sur le fût, qui en était autrefois dépourvu, tandis que des « hanches » volumineuses ont élargi sa base en réaction à son exposition désormais fréquente au vent. Les hanches limitent l'amplitude des balancements du tronc qui peuvent causer la rupture des fines racines assurant l'alimentation de l'arbre en eau et sels minéraux.



Hêtre avec hanches et gourmands

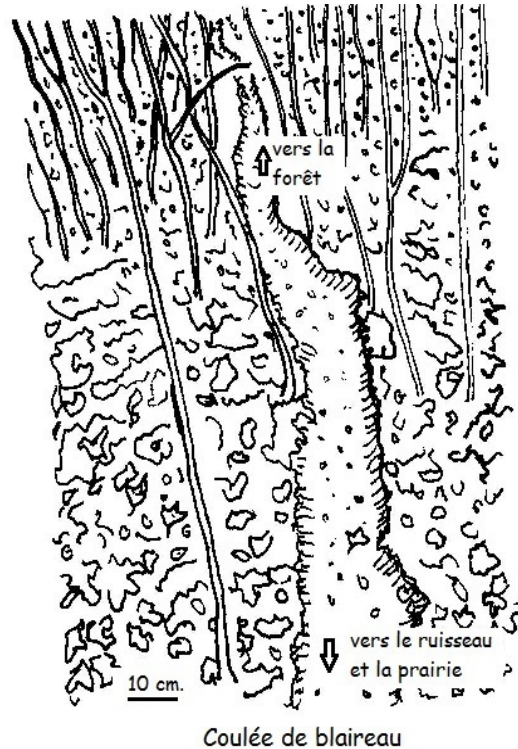
La forme actuelle de ce rescapé de la tempête permet de comprendre pourquoi les forestiers tentent d'obtenir un couvert assez dense et homogène dans une forêt dédiée à la production de bois d'œuvre. D'une part, les troncs étant tenus dans une semi-pénombre, les gourmands ne peuvent apparaître sur les fûts. D'autre part, les arbres sont peu exposés au vent, sinon ceux qui poussent en lisière, et ne développent donc pas de hanches volumineuses. Au final, le fût de l'arbre est long, cylindrique, rectiligne et dépourvu

de nœuds. Une fois récolté, il pourra être presque entièrement débité en poutres ou en planches utilisables en menuiserie et en charpenterie industrielles.

Poste 11 : Coulée et pots de blaireau

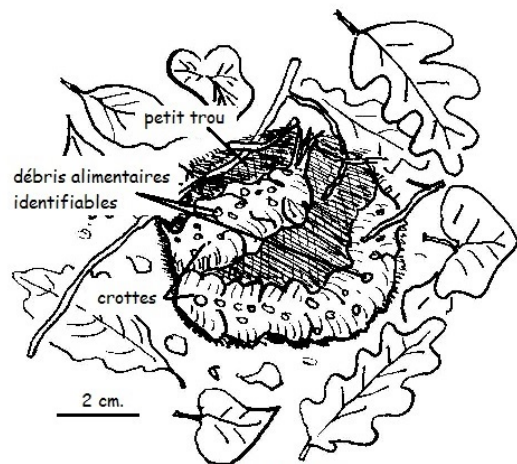
Coordonnées GPS : 48°55'48.8"N, 5°25'31.6"E

Observer : Cette coulée est très bien marquée. Les fréquents passages ont empêché toute germination de plantes et fait disparaître la litière de feuilles mortes. Ce fait dénote le comportement casanier de ceux qui l'ont créée et permet d'exclure les animaux assez vagabonds que sont le renard ou le chat forestier. L'absence de couloir ouvert dans la végétation arbustive ou de branchettes brisées surplombant le chemin nous amène à déduire que ses usagers habituels ne sont pas de grands animaux : cerfs, chevreuils ou sangliers ; ceux-ci auraient, par ailleurs, laissés sur le sentier les empreintes de leurs sabots. Par ailleurs, la largeur assez importante de la coulée, soit dix-sept centimètres en moyenne, exclut des animaux aussi graciles que le putois ou la fouine. En conclusion, nous sommes en présence d'une coulée de blaireaux. Ce sont de petits ours en miniature qui, par leur apparence et leur régime alimentaire, présentent bien des similitudes avec l'ours véritable.



Coulée de blaireau

Observer : Remarquez que la sente relie un milieu forestier à un milieu ouvert dont vous aurez une vue panoramique en vous postant contre la clôture en contrebas du chemin. Au premier plan, c'est une prairie traversée par un ruisseau, parsemée d'arbres et d'arbustes. Nombre de ceux-ci produisent des fruits : merisiers, sureaux, aubépines... En arrière-plan, on aperçoit des champs cultivés. Cette mosaïque de milieux est très favorable à l'installation du blaireau. Outre la boisson, la présence d'eau offre un espace de proximité riche en lombrics et en larves d'insectes qui forment la base alimentaire de l'animal. La prairie fournit également les plantes herbacées dont il tapisse les chambres d'habitation de son terrier. Dans les champs cultivés, l'animal ira quelquefois en été prélever des épis de céréales en cours de maturation. Les grains « en lait » constitueront sa principale ressource alimentaire si la sécheresse s'installe, celle-ci faisant migrer les lombrics vers les couches profondes du sol. En automne, il mangera beaucoup de fruits, un vieux dicton lorrain affirmant que « le blaireau fait sa graisse avec les fruits ». En tout temps, il recherchera les produits de la forêt tels que les fruits ou les baies, ainsi que les animaux qu'il aura déterrés ou extraits du bois pourri à l'aide de ses puissantes griffes : petits rongeurs, taupes, reptiles,



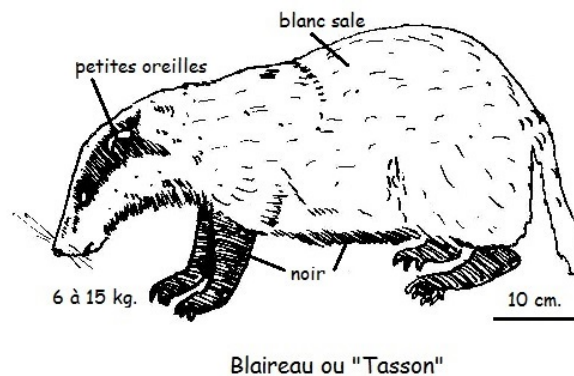
Pot de blaireau

limaces, couvains de guêpes et d'abeilles sauvages. Il consommera également les cadavres frais.

Faire : La présence de « pots » est un autre indice de la fréquentation du site par des blaireaux. Ils sont assez nombreux dans cette localité et l'on pourra les rechercher sur les abords du sentier entre ce poste et le suivant. Ce sont de petits trous que l'animal creuse avant d'y déposer ses excréments. Avec une baguette, on peut sortir une crotte de son pot et tenter de deviner les restes alimentaires qu'elle contient : noyaux ou pépins, carapaces ou pattes d'insectes, poils de rongeurs...

Faire : Venir ici par beau temps calme, une heure avant le coucher du soleil. S'asseoir en s'adossant confortablement à un arbre et en ayant une vue dégagée sur une assez longue portion du sentier. Au cours de l'heure suivante, vous verrez peut-être passer l'animal noir et blanc, qui sait, en compagnie de ses blaireautins.

Attention : Rouler prudemment la nuit sur les routes de campagne et forestières, surtout pendant les mois de février, mars, juillet et novembre correspondant à des périodes où les blaireaux se déplacent beaucoup et sont fréquemment victimes des automobiles.



Poste 12 : La Fontaine Faucotte

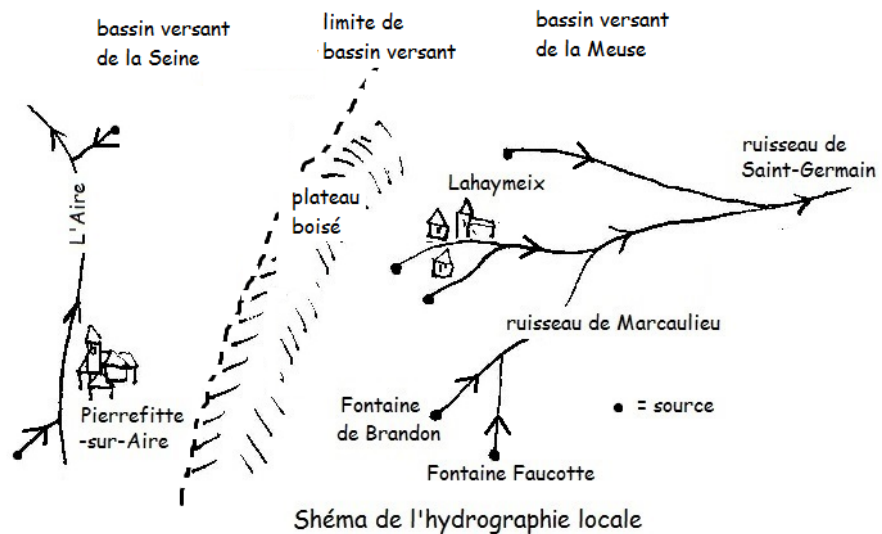
Coordonnées GPS : 48°55'46.0"N, 5°25'31.9"E

Observer : Tout comme le terme latin *fons* dont il dérive, le mot « fontaine » est souvent indistinctement employé en Meuse pour désigner une source naturelle et la construction destinée à l'alimentation en eau. « Faucotte » est la version meusienne et messine de « foucotte ». « Faux » et « fou » sont les dénominations locales anciennes du hêtre, dérivées de son nom latin *fagus*. Elles sont à l'origine de très nombreux noms de lieux en Lorraine, tout comme dans le reste de la France. Mais « faucotte » ou « foucotte » semblent usités seulement à Metz, à Nancy et en Meuse pour nommer une rue, une place ou un lieu-dit. Leur plus ancien usage écrit qui nous soit parvenu renvoie à l'histoire du berger Tityre, un des héros des *Bucoliques*. Dans un petit bois que Virgile nomme une foucotte, Tityre trouvait son bonheur à faire la sieste, à méditer ou à jouer de la flûte sous son hêtre favori. Le terme désigne donc un terrain ombré par des hêtres, qui a été sommairement aménagé pour le repos et le loisir.

La Fontaine Faucotte est l'une des six sources du territoire communal de Lahaymeix. Son eau rejoint celle de la Fontaine Brandon pour former le ruisseau de Marcaulieu. Celui-ci se jette

dans le ruisseau de Saint-Germain, à deux kilomètres à l'ouest du village, qui lui-même rejoint le ruisseau de Thillombois, lequel conflue avec le fleuve Meuse.

Lahaymeix est réputé de longue date pour la pureté de son eau. La frontière naturelle entre le bassin versant de la Seine et le bassin versant de la Meuse passe en effet par la côte au nord-ouest du village appelée « Haie de Rembervau » et par les hauteurs boisées entre Lahaymeix et Pierrefitte-sur-Aire. Le ban communal est donc seulement irrigué par les sources de la localité, alimentées par les pluies tombées sur la forêt. Avant de jaillir de terre, leurs eaux ont été filtrées par le calcaire du sous-sol, tout en restant préservées d'un contact avec des eaux polluées venues d'ailleurs.



Œuvre 177 : Théodore Fivel, *Salut pour tous...* (VdF 2012).

Coordonnées GPS : 48°55'47.1"N, 5°25'29.7"E

Œuvre 016 : Nicolas Chenard, *L'œil du cyclope* (VdF 1997).

Coordonnées GPS : 48°55'46.2"N, 5°25'28.0"E

Poste 13 : Aspérule odorante

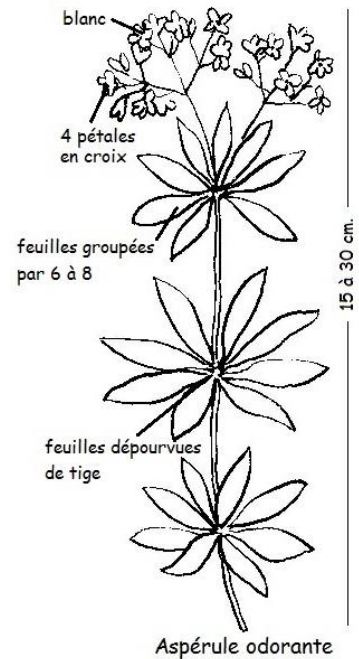
Coordonnées GPS : 48°55'46.7"N, 5°25'26.9"E

Observer : L'aspérule odorante est ici assez fréquente au bord du chemin. C'est une petite plante herbacée dressée, reconnaissable à ses feuilles soudées autour de la tige par groupes de six à huit, et qui semblent former les rayons d'une petite roue.

Humer : Cueillir une tige d'aspérule en la coupant à mi-hauteur avec les ongles ou un canif afin d'éviter d'arracher la racine de la plante et lui permettre ainsi de survivre. Humer le brin fraîchement cueilli et constatez ainsi qu'il n'a pas odeur. La plante aurait-elle usurpé son surnom de « muguet des dames » ? Mais froissez le brin, gardez-le en poche pendant une demi-heure et humez-le à nouveau. Un parfum très agréable s'en dégage, qui évoque le foin frais, la

vanille et le miel ! Il devient très intense quand la plante fleurit mais toujours une fois la plante séchée. On peut alors utiliser l'aspérule pour parfumer les armoires, confectionner sorbets, confitures, liqueurs et vins apéritifs. En automédication, l'infusion de cinq brins d'aspérule par tasse ouvre l'appétit et favorise une bonne digestion. Elle apporte sommeil et détente aux adultes comme aux enfants. Certains lui prêtent des vertus aphrodisiaques.

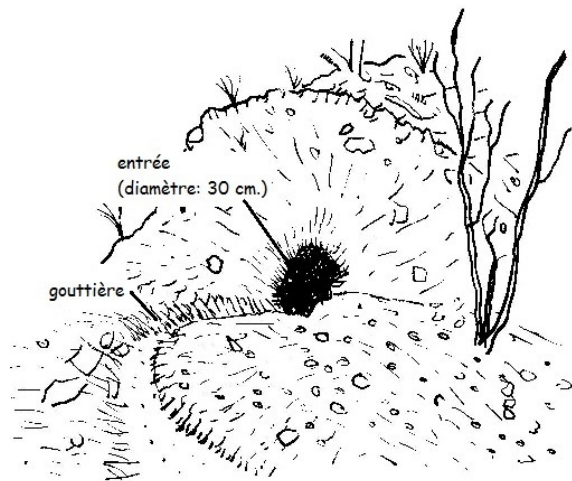
Faire en mai : Cueillir une dizaine de brins d'aspérule, quand leurs fleurs commencent à s'ouvrir. Les faire macérer dans un demi-litre de jus de pomme dans lequel on ajoute trente grammes de sucre. Laisser macérer quelques heures. Filtrer et servir très frais. Voilà une version sans alcool d'un apéritif belge appelé « zigomar ».



Poste 14 : Terrier de blaireau

Coordonnées GPS : 48°55'41.7"N, 5°25'18.4"E

Observer : En regardant vers le haut de la pente, vous apercevez sur votre gauche, à environ trois mètres du chemin, un petit monticule créé par le déracinement d'un arbre. Un blaireau y a creusé l'entrée d'un terrier. C'est peut-être l'amorce d'un futur « village » qui pourra compter jusqu'à trente « gueules », autre nom des entrées de terriers de renards et de blaireaux. Le volume de terre que l'animal a rejeté, encore appelé « cône de déblais », permet d'évaluer la longueur de la galerie à une dizaine de mètres. Sur celui-ci, on aperçoit le sillon creusé par les passages répétés de l'animal alors qu'il sortait sa vieille litière en marchant à reculons. Cette gouttière est caractéristique du terrier de blaireau.



Entrée de terrier de blaireau

Cette gouttière est caractéristique du terrier de blaireau.

Attention : Il n'y a aucun risque pour soi, mais le blaireau étant très craintif, ne pas trop s'approcher du terrier, surtout avec un chien. Sinon, vous laisserez sur place des odeurs qu'il jugera suspectes, l'incitant à abandonner les lieux.

Poste 15 : Nid de pic

Coordonnées GPS : 48°55'38.8"N, 5°25'20.1"E

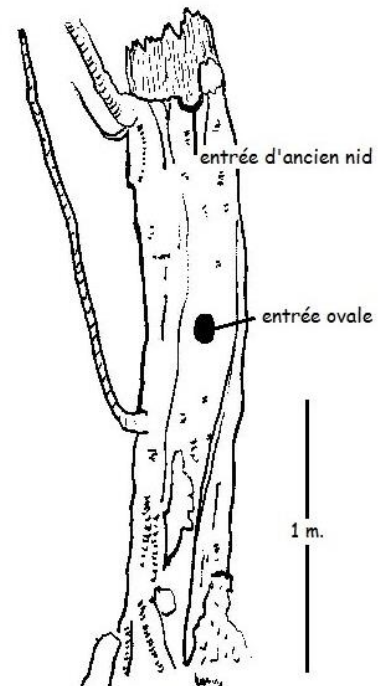
Observer : Il y a quelques années, le bois du tronc mort n'était pas pourri et profondément fissuré comme il l'est aujourd'hui. Malgré sa petite taille, un couple de pics y avait établi son

nid, encore appelé « loge ». Les oiseaux creusèrent l'orifice d'entrée à un mètre vingt du sol seulement. Ce fait peu fréquent traduit que les bonnes places étaient rares à l'époque ! En fait, on devine la trace d'un premier nid, installé juste au-dessus, mais ce travail créa un point de faiblesse qui provoqua sans doute la rupture du tronc au niveau du trou d'entrée.

Faire : Passez une main dans la fissure située à l'opposé du trou d'entrée. Vous pourrez ainsi vérifier que l'entrée se prolonge par un puits vertical dans le cœur de l'arbre. Il s'agit donc bien d'un nid et non pas d'une simple cavité réalisée pour la capture des insectes.

Observer : À quelle espèce appartenaient les oiseaux qui creusèrent la loge ?

- Pic noir : le nid cylindrique est profond de 50 à 60 cm et d'un diamètre de 20 cm environ. Son orifice d'entrée est un ovale de 12cm sur 8 cm environ.
- Pic vert : le nid cylindrique mesure 30 à 40 cm de profondeur et 15 cm de diamètre. L'orifice d'entrée mesure 6 à 7 cm de diamètre.
- Pic épeiche : le nid en forme de poire est profond de 30 cm et mesure environ 15 cm dans sa plus grande largeur. Son orifice d'entrée, de 5 cm. de diamètre, est légèrement ovalisé.



Tronc mort avec nid de pic

Œuvre 088 : Joël Thepault, *Exode* (VdF 2002).

Coordonnées GPS : 48°55'31.5"N, 5°25'21.4"E

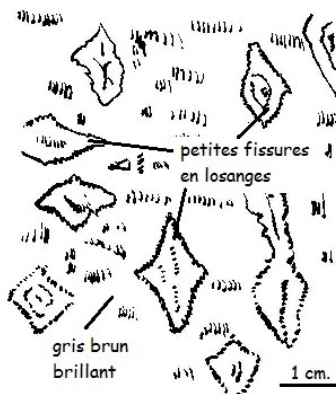
Poste 16 : Alisier blanc

Coordonnées GPS : 48°55'32.2"N, 5°25'23.7"E

Observer : Les deux alisiers de notre flore, l'alisier blanc et l'alisier torminal cohabitent ici à quelques pas l'un de l'autre.

L'alisier blanc se reconnaît à ses feuilles que vous pouvez ramasser sous l'arbre et qui persistent longtemps au sol. Elles sont assez grandes, ovales, effilées à la pointe, doublement et irrégulièrement dentées. Elles présentent des nervures nettement marquées. Leur dessous est couvert de courts poils cotonneux qui leur donnent un aspect feutré et une couleur presque blanche.

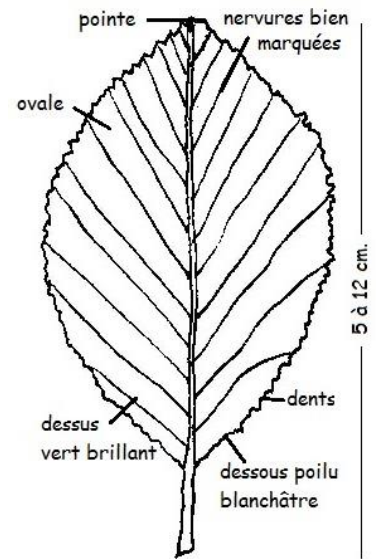
Observer : Cet exemplaire possède un tronc remarquable par son diamètre, déjà respectable pour cette essence, et par la rectitude et la longueur de son fût. Son écorce est lisse et



Ecorce d'alisier blanc

brillante, signe que l'arbre est encore jeune. Elle est parsemée de craquellements ayant la forme de losanges, autre indice caractérisant l'alisier blanc. Ces petites fissures sont le siège d'échanges gazeux entre la partie interne de l'écorce et l'atmosphère. Elles servent notamment à l'absorption de gaz carbonique.

Observer de juin à octobre : Par temps venteux, le feuillage de l'arbre semble parcouru de vagues alternativement vertes et argentées.



Feuille d'alisier blanc

Poste 17 : Alisier torminal

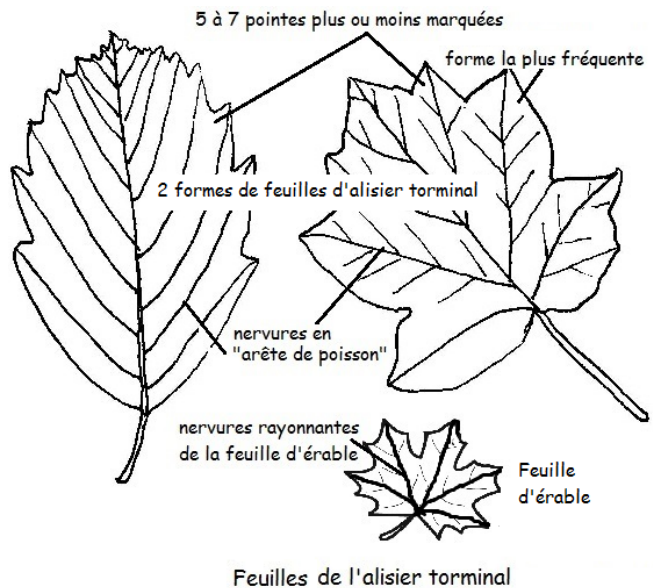
Observer : C'est un très beau représentant de l'espèce, le tronc ayant une circonférence d'un mètre quatre-vingt. Sa croissance étant lente, on peut supposer que l'arbre a plus d'un siècle. Les nombreuses branches tortueuses qui supportent sa ramure caractérisent sa silhouette.

Le bois de l'alisier torminal possède un grain très fin auquel on peut conférer un beau poli. Il est utilisé traditionnellement en ébénisterie, en lutherie et en marqueterie. L'arbre a fait la une des médias à la fin du siècle dernier à cause du prix de son bois qui le rangea dans la catégorie des essences les plus précieuses de la planète. Il fut alors surnommé « le caviar des forêts ». Actuellement, son cours s'est quelque peu assagi tout en demeurant le plus élevé des essences forestières européennes. Cependant, la valeur d'un arbre peut varier d'un facteur un à vingt. La rectitude des fibres et une couleur homogène caractérisent le bois des sujets les plus appréciés. Cet arbre-là semble de premier choix et son bois sera sans doute un jour plaqué sur du mobilier de luxe.

Observer : Ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles des érables mais leurs cinq à sept pointes s'inscrivent plutôt dans un rectangle que dans un cercle. Elles possèdent des nervures principales en « arêtes de poisson » à la différence de celles des feuilles d'érables qui rayonnent à partir d'un même point.



Ecorce de l'alisier torminal



En faisant un demi-tour du tronc, vous pourrez observer son écorce sur un secteur presque dépourvu de mousse. De couleur gris cendré, elle se crevasse en fentes verticales, tandis que la couche superficielle se détache facilement en minces plaques. Certaines

d'entre-elles s'incurvent légèrement sur les bords.

Observer en octobre : Les feuilles de l'alisier torminal virent dans les tons rouges, à la différence des feuilles d'érables auxquelles elles ressemblent. Celles de l'érable sycomore prennent une coloration jaune pâle et celles de l'érable champêtre virent au jaune vif.

Œuvre 035 : Chris Booth, *Terre / Ciel* (VdF 1999).

Coordonnées GPS : 48°55'21.8"N, 5°25'14.5"E

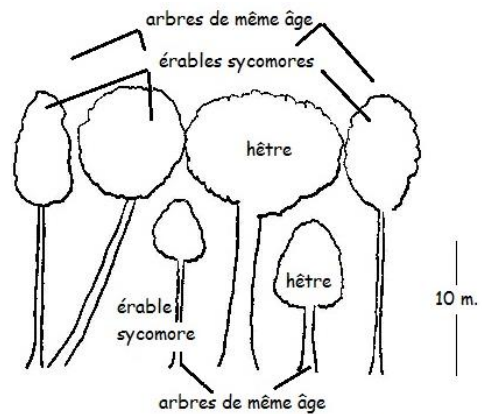
Poste 18 : Lutte pour la lumière

Coordonnées GPS : 48°55'31.8"N, 5°25'23.8"E

Observer : Ici, le hêtre et l'érable sycomore tentent de se faire une place en usant de stratégies différentes.

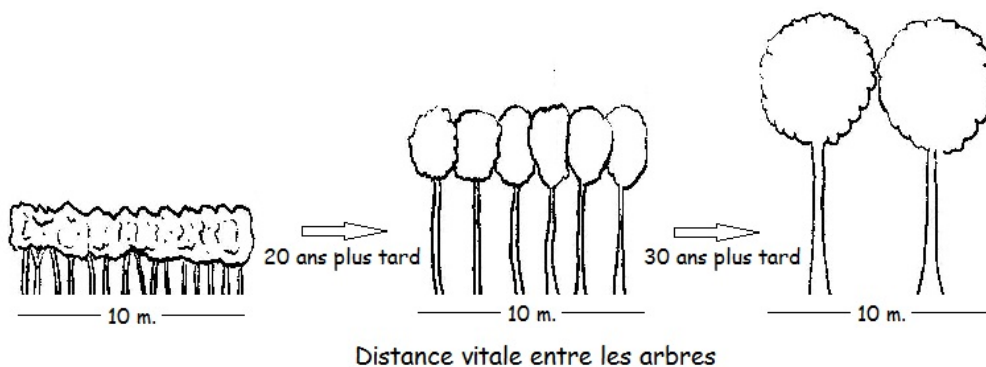
Le jeune hêtre supporte l'ombrage d'arbres plus hauts que lui. Il peut donc croître lentement, à la fois en hauteur et en grosseur de tronc. Il est donc rapidement capable de porter une abondante feuillaison et de bien résister aux coups de vent.

L'érable est une essence très gourmande en eau, en sels minéraux et en lumière. Une fois germé, le jeune plant doit donc hisser au plus vite son feuillage en pleine lumière sous peine de s'étioler puis de mourir sur pied. L'allongement du tronc est donc privilégié chez cette espèce jusqu'à porter sa cime à une vingtaine de mètres du sol. Arrivé à ce stade, la masse de son feuillage sera moindre que celle d'un hêtre aussi haut que lui. Il restera très sensible aux coups de vent jusqu'à avoir suffisamment grossi du tronc.



Lutte pour la lumière entre les hêtres et les sycomores

Les plus hauts arbres visibles de ce poste mesurent tous actuellement une vingtaine de mètres. Mais leurs troncs présentent d'importantes différences de grosseur. Celui qui est très



visiblement le plus gros appartient à un hêtre. Sa circonférence est de quatre-vingt-cinq centimètres. Celle du tronc de sycomore placé presque

en face de lui de l'autre côté du chemin mesure soixante centimètres. Deux autres érables sycomores sont encore plus maigres que leur congénère, tout en rivalisant de hauteur avec leurs voisins. Leur tronc ne dépasse guère trente centimètres de tour de taille. Leur feuillage peu fourni suffit à peine à pourvoir à leurs besoins vitaux, les rendant très sensibles au manque d'eau et aux fortes chaleurs. Mais comme presque tous les arbres du secteur, ils ont privilégié la lutte pour la lumière afin d'espérer survivre.

Faire : En descendant le chemin de quelques mètres, apparait un taillis très dense. Essayez d'évaluer le nombre de tiges de jeunes arbres et d'arbustes qui occupent un mètre carré de terrain. Avec le temps, cette densité va s'amenuiser, les arbres ayant besoin de faire grossir le volume de leur ramure feuillée en même temps qu'ils grandissent. D'un à deux décimètres entre deux jeunes plants, la distance vitale entre chaque arbre augmentera progressivement jusqu'à atteindre une dizaine de mètres, une fois les survivant devenus adultes. La très grande majorité des arbustes occupant cette portion de la forêt sont donc condamnés à disparaître à court ou à moyen terme, que l'homme y apporte ou pas son grain de sel.

Œuvre 115 : Luc Doerflinger, *Figura Translata* (VdF 2005).

Coordonnées GPS : 48°55'15.3"N, 5°25'08.1"E

Œuvre 150 : Dominique Blais & les bûcherons, *Volis & chandelles* (VdF 2008).

Coordonnées GPS : 48°55'12.6"N, 5°25'07.3"E

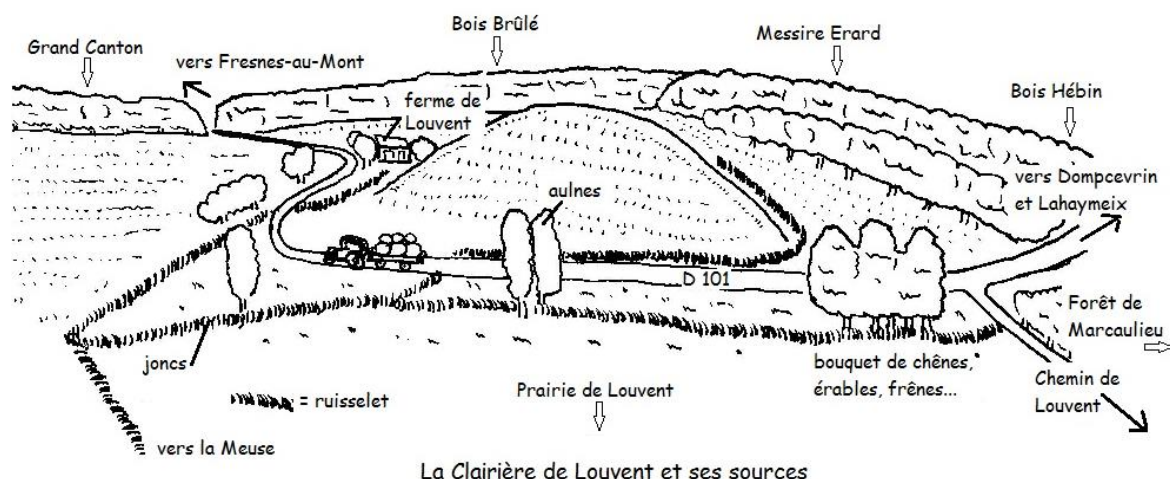
Œuvre 001 : Maciej Albrzykowski, *Par Erreur* (VdF 1997).

Coordonnées GPS : 48°55'10.8"N, 5°25'06.7"E

Poste 19 : Ferme et chemin de Louvent

Coordonnées GPS : 48°55'07.1"N, 5°25'10.5"E

Observer : Ce lieu-dit « Louvent », anciennement orthographié « Loupvant », suggère qu'au Moyen-âge des moines originaires de Champagne, où le culte de ce saint était très actif, furent à l'origine de la création de cette ferme. Elle est encore cernée par la forêt et les plus proches voisins de ses occupants sont à trois kilomètres ! La bâtisse conserve un beau corps d'habitation du 17^{ème} siècle et un corps de ferme édifié vers 1820, lui seul étant visible depuis ce poste. Deux grands aulnes et un bosquet de chênes, de frênes et d'érables composent un premier plan. Des joncs marquent l'emplacement des sources et le cheminement de l'eau. Trois ruisselets convergent pour former le ruisseau coulant au fond de l'étroite vallée herbeuse dite « Prairie de Louvent ». Elle dessine la frontière de Fresnes-au-Mont avec les villages de Lahaymeix et des Paroches.



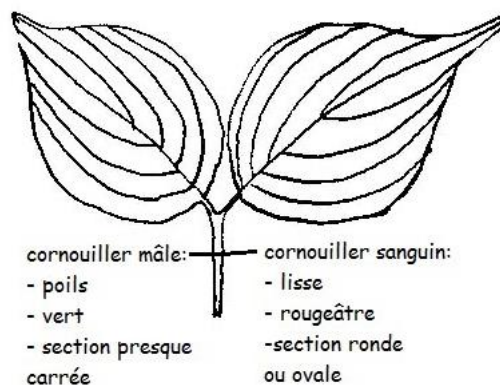
Observer de mai à octobre : Le chemin est exposé plein sud. Ses bordures sont colonisées par de nombreuses plantes dont les fleurs attirent les papillons : séneçon, origan, tête-de-moineau, chicorée, verge d'or, chardons, cardère... La lisière est riche en arbustes et arbrisseaux : cornouiller mâle, viorne-aubier, roncier... Un lézard ou une couleuvre prenant le soleil se laisseront peut-être surprendre.

Poste 20 : Cornouiller mâle

Coordonnées GPS : 48°55'06.2"N, 5°25'12.7"E

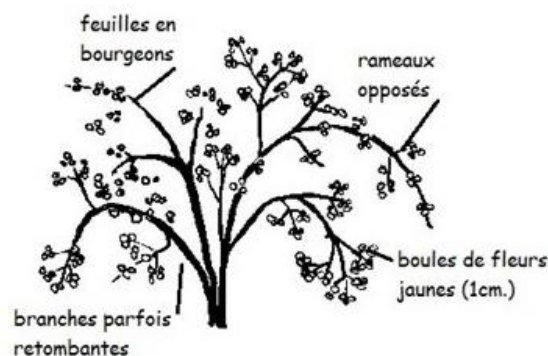
Observer : La Lorraine est une des régions de prédilection du cornouiller mâle en France. Cependant, il est bien moins fréquent qu'autrefois, n'étant le support d'une petite économie familiale et artisanale fondée sur l'exploitation de son bois et de ses baies. Il se plaît en lisières des bois établis sur les coteaux calcaires bien exposés. On le trouvera également en pleine forêt, pour peu qu'il dispose de suffisamment de lumière. Si sa feuille ressemble à celle du cornouiller sanguin, beaucoup plus fréquent que lui, leurs jeunes rameaux font la différence. Les rameaux du cornouiller mâle sont velus, verts et à section presque carrée. Ceux du cornouiller sanguin sont lisses, rougeâtres et à section ronde ou ovale

Son nom latin : *cornus mas*, « *cornus* » signifiant « javelot », ainsi que l'un de ses noms populaires : « bois-de-fer », résumant bien les qualités de son bois : rigidité, dureté et résistance à l'abrasion. Jusqu'au milieu du 20^{ème} siècle, nombre de petits fermiers lorrains coupaient les tiges de cornouiller pendant l'hiver. Puis ils les ramenaient dans leur grange et les débitaient selon leur calibre, avant de les livrer à des ateliers de fabrication de manches d'outils. Il y en avait deux à Saint-Mihiel, le dernier en activité ayant fermé vers l'an deux mille. On en faisait également des barreaux d'échelles, des dents de râteaux, des pièces d'engrenages, des fourches à foin, des crosses de fusils...



Distinguer les rameaux des deux cornouillers

Faire en octobre : Les fruits, appelés cornouilles et parfois « cougnolles », sont déjà bien visibles à la fin du printemps. Elles commencent à rougir vers fin août. Leur maturation complète a lieu en octobre. Elles ressemblent alors à de petites olives molles, rouge très foncé, et ne tardent pas à tomber au sol. Le goût des cornouilles bien mûres évoque à la fois la framboise, la groseille et la grenade. Elles sont délicieuses en fruits de bouche ou peuvent être transformées en sirop, confiture ou gelée. Cueillies un peu avant maturité, elles seront confites au vinaigre ou mises en saumure. En moyenne, cinq cents fruits pèsent un kilogramme.



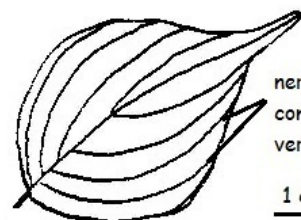
Cornouiller mâle au mois de mars

Attention : Ne pas confondre les cornouilles avec les petites baies noires et cylindriques du cornouiller sanguin qui sont laxatives !

Observer en mars : Le Cornouiller mâle est couvert de petites boules de fleurs d'un jaune éclatant. C'est notre mimosa des lisières. Le cornouiller sanguin ne fleurit qu'en juin-juillet.



Disposition la plus fréquente des nervures d'une feuille

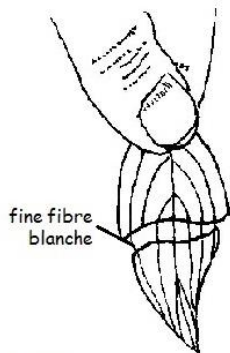


nervures convergeant vers la pointe

1 cm.

Feuille de cornouiller

Observer de juin à octobre : Les nervures latérales des cornouillers (mâle et sanguin) dessinent une courbe qui les fait converger vers la pointe de la feuille, à la différence de celles des feuilles des autres arbres et arbustes de nos forêts, qui sont le plus souvent droites et parallèles entre elles.

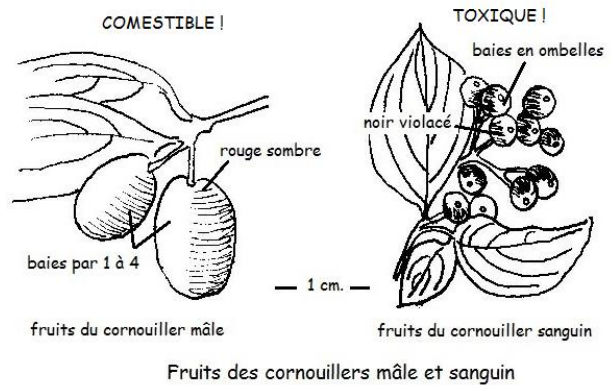


Expérience pour reconnaître une feuille de cornouiller

Faire de juin à octobre : Prendre une feuille de cornouiller et la tenir aux deux extrémités entre le pouce et l'index de chaque main. Ecarter doucement les mains jusqu'à la rompre. Les deux morceaux resteront attachés par des fibres de renfort des nervures, pourtant très fines. Cette expérience suffit à identifier l'arbuste.

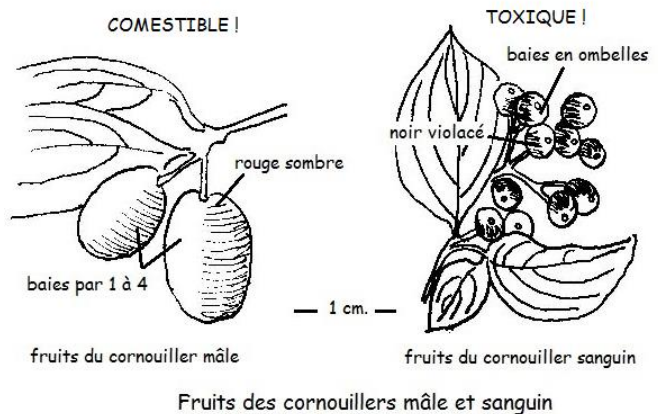
Humer de juin à octobre : Les feuilles sont légèrement nauséabondes et ont pourtant valu à l'arbuste le surnom de « bois-punais ». « Punais » est un adjectif de vieux français qualifiant un objet qui sent très mauvais, tel un œuf pourri (œuf punais) ou l'insecte justement nommé « punaise ».

Faire fin septembre : Ramasser une poignée de cornouilles bien rouges mais encore un peu fermes et les placer dans un verre. Faire bouillir vingt centilitres d'eau avec vingt grammes de sel. Une fois la saumure refroidie, la verser sur les cornouilles jusqu'à finir de remplir le verre. Fermer ce dernier avec un film alimentaire et le laisser à l'obscurité pendant deux mois avant de consommer. Ce condiment était très en vogue au Moyen-âge. Il accompagnera les charcuteries et le poisson de sa texture fondante et de sa saveur framboisée.



Fruits des cornouillers mâle et sanguin

Faire en octobre : Ramasser une grosse poignée de cornouilles bien mûres et les faire cuire pendant vingt minutes dans un demi-litre d'eau avec cinquante grammes de sucre. Passer le liquide à travers une passoire et presser pour obtenir le maximum de pulpe et de jus. Dégustez ce sirop bien frais, allongé d'un peu d'eau plate ou pétillante, dont le goût vous rappellera la grenadine.

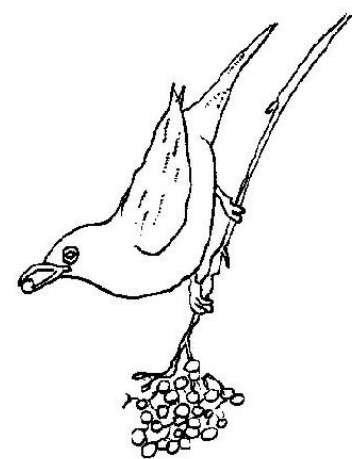


Fruits des cornouillers mâle et sanguin

Poste 21 : Présence du merle

Coordonnées GPS : 48°54'57.8"N, 5°25'53.5"E

Observer : Sur cette partie du circuit, le merle est très présent et ses manifestations sonores peuvent y être entendues presque toute l'année. Le milieu est bien représentatif de l'habitat originel de l'oiseau. C'est une lisière entre une prairie et une forêt de feuillus abritant une flore ligneuse diversifiée aux différents étages : arbrisseaux, arbustes et arbres. Le merle peut ainsi chasser à terre en détarrant des lombrics dans la prairie ou en fouillant le tapis de feuilles mortes et le terreau forestier dans lesquels il capturera des vers, des larves, des escargots, des araignées... À d'autres moments, il se déplacera parmi les branches afin d'y récolter différentes baies selon leur calendrier de maturité. Si nous pouvons disputer certaines d'entre-elles au merle telles que merises, cornouilles, mûres, baies de sureau ou d'aubépine..., d'autres lui seront réservées car toxiques pour les mammifères. C'est notamment vrai pour les baies de troène, de chèvrefeuille, de joli-bois, de gui et de lierre



Merle noir sur un sorbier

Le merle s'est cantonné au milieu forestier jusqu'au 19^{ème} siècle, période où il a commencé à coloniser avec un grand succès les villes et villages, ainsi que les espaces ruraux suffisamment

pourvus en haies et en bouquets d'arbres. Un hectare de jardin public peut aujourd'hui comprendre jusqu'à sept territoires de couples de merles alors qu'un hectare du milieu de vie visible depuis ce poste ne peut héberger que deux couples au plus.

Écouter de janvier à juillet: Chaque mâle peut émettre une grande variété de sifflements mélodieux au timbre flûté. Mais ils se terminent souvent par des sons très aigus, peu agréables à nos oreilles. Les jeunes chantent dès janvier par beau temps, tandis que les mâles adultes attendent le mois de mars. Les concerts se raréfient à partir de fin juin.

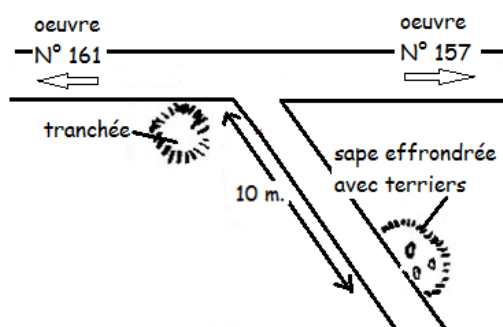
Écouter : Pendant toute l'année, les merles mâles et femelles émettent une grande variété de cris. Ils les utilisent par exemple pour signaler à leur partenaire si un danger vient du ciel ou bien de la terre ferme. Autre manifestation sonore caractérisant l'oiseau : il chasse assez bruyamment à terre en grattant l'humus et en faisant voler les feuilles mortes. Parfois, il tapote le sol pour imiter les gouttes de pluie frappant le sol. Il incite ainsi les lombrics à remonter vers la surface.

Œuvre 161 : Emmanuelle Lainé, *Le Voile du Palais* (VdF 2010).

Coordonnées GPS : 48°55'03.8"N, 5°25'53.7"E

Poste 22 : L'Or bleu

Coordonnées GPS : 48°55'02.6"N, 5°25'58.4"E



Vestiges de 14-18 près de la Fontaine de la Taillette

Observer : Aux alentours de la source dite « Fontaine de la Taillette » on peut localiser des aménagements militaires à l'image de cette tranchée. Si vous parcourez quelques mètres sur le chemin qui bifurque avec le cheminement du circuit, vous verrez un tunnel-abri, encore appelé « sape ». Il s'est écroulé mais on aperçoit encore les tôles qui renforçaient son entrée. Deux entrées de terriers de renards témoignent de l'intérêt des animaux terrassiers pour ce genre

d'emplacements où leur travail de creusement du terrain rocheux se retrouve facilité

La sape et la tranchée datent du conflit de 14-18. Imaginez ici un vrai village de baraquements en planches et de casemates dispersés en forêt. Ils abritaient des centaines de soldats français et de « Coloniaux » mis au repos en arrière-front. Le relief accidenté du lieu constituait une relative protection contre les bombardements, malgré la proximité des lignes ennemies distantes d'une dizaine de kilomètres. Mais son attrait pour l'infanterie comme pour la cavalerie s'explique surtout par l'abondance de sources et de ruisseaux qui l'irriguent. Leur eau abreuvait sainement les hommes et les chevaux, tout en leur permettant de rester dispersés sur les cinq mille hectares du massif forestier. L'approvisionnement en « or bleu » a été un des grands enjeux de

la Première guerre mondiale. Cette substance était vitale pour les soldats, mais aussi pour les dix millions de chevaux qui furent engagés dans le conflit.

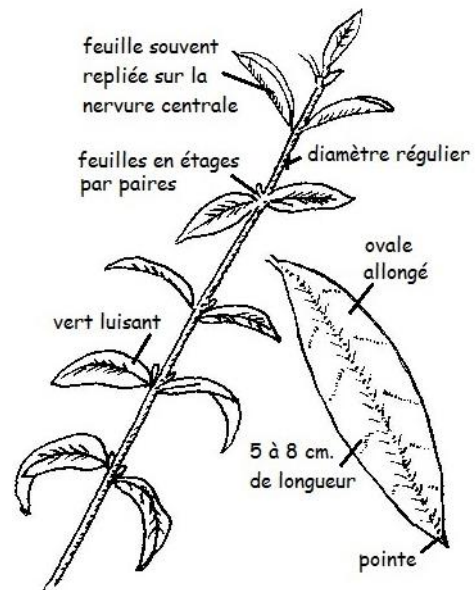
Œuvre 157 : Elsa Sahal, *Miss Panoramique* (VdF 2009).

Coordonnées GPS : 48°55'56.2"N, 5°25'09.2"E

Poste 23 : Troène, version sauvage

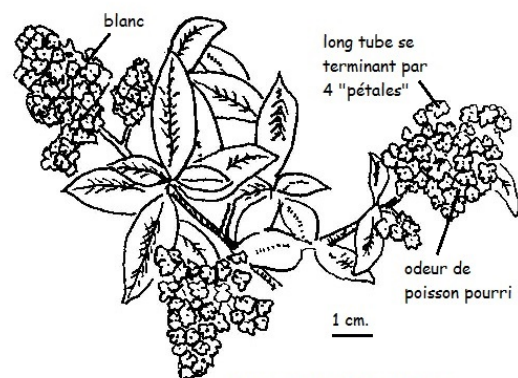
Coordonnées GPS : 48°54'57.0"N, 5°26'12.4"E

Observer : Supportant bien la taille, le troène est couramment utilisé en milieu urbanisé pour confectionner des haies et des palissades depuis la Renaissance. Mais il est, à l'origine, un arbrisseau des bois clairs, des lisières et des friches établis sur des terrains calcaires et bien drainés. En pleine forêt, il prend souvent la forme d'un buisson sans tige principale, garni de nombreuses branches fines, flexibles et rectilignes, recouvertes d'écorce lisse et cendrée. Les feuilles ovales, pointues et lustrées sont placées en opposition sur les branches. Elles y restent accrochées en hiver si celui-ci n'est pas trop rigoureux. Elles prennent alors des reflets violets et rouges.



Rameau et feuille de troène

Observer : Les brins peuvent mesurer jusqu'à trois mètres en conservant un diamètre régulier sur leur longueur. Très flexibles, ils sont retombants et leur extrémité en contact avec la terre peut rapidement s'enraciner. Ce mécanisme constitue un mode de propagation de l'espèce appelé « marcottage ». Les jardiniers utilisaient autrefois les jeunes rameaux pour faire des ligatures. Les plus longs brins étaient tressés en paniers que les insectes répugnaient à attaquer à cause des substances toxiques contenues naturellement dans le bois.



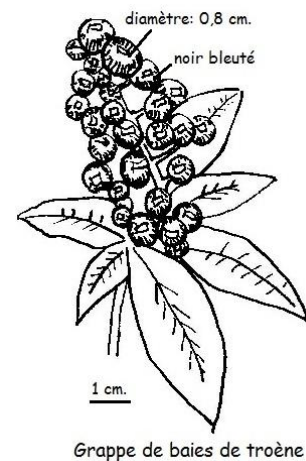
Rameau fleuri de troène

Observer fin mai et en juin : Les fleurs apparaissent en grappes blanches qui durent longtemps et qui contrastent agréablement avec le

vert lumineux de la jeune feuillaison. En ville, il est assez peu fréquent de voir des troènes en floraison, celle-ci ne se produisant pas si l'arbuste est régulièrement taillé.

Humer de fin mai à juin : Les fleurs du troène dégagent un parfum lourd et entêtant à l'odeur de poisson pourri !

Observer de juillet à février : Les baies du troène restent parfois sur l'arbuste jusqu'à la fin de l'hiver. Elles sont rondes, molles, noir-bleuté et toxiques. Vous pouvez cependant sans danger déposer une goutte de jus de baie sur votre langue et constater ainsi sa très forte amertume. Elle vaut à l'arbuste le surnom de « Raisin-de-chien ». Cette saveur dissuade les mammifères de consommer les baies alors qu'elles plaisent beaucoup à une vingtaine d'espèces d'oiseaux tels que les grives et les perdrix.



Poste 24 : Observation « par corps » de Cervidés

Coordonnées GPS : 48°54'56.8"N, 5°26'35.2"E

Observer : Les cerfs et les chevreuils vivent nombreux dans ce secteur de la forêt. La borne qui délimite deux parcelles forestières peut servir de siège d'affût pour les observer « par corps ». Cette expression est employée en chasse pour préciser l'origine d'un jugement porté sur le gibier, déduit d'une observation directe (observation « par corps ») ou de l'interprétation d'indices (observation « par traces »). De ce poste, vous jouirez d'un point de vue portant loin dans l'ouverture du chemin. La fréquence des rencontres en ces lieux s'explique par l'abondance de nourriture disponible aux alentours et par la présence d'épais fourrés où les animaux peuvent ruminer et se reposer en paix. Cette zone est également une sorte de carrefour au centre de ce vaste massif forestier, où passent de nombreux animaux changeant de secteurs au gré des ressources alimentaires saisonnières et de la tranquillité qu'ils peuvent offrir.

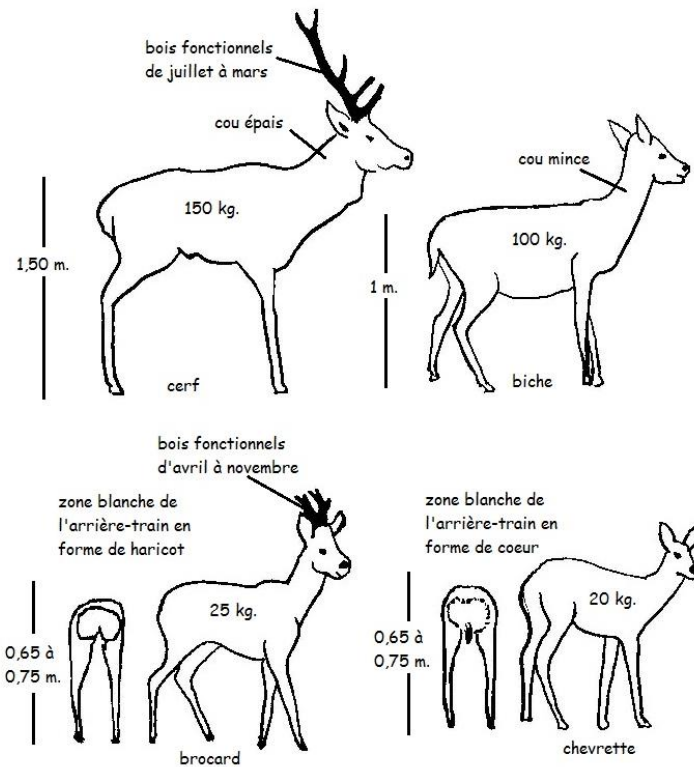
Observer : Le cerf, la biche, le chevreuil mâle, encore appelé brocard et sa femelle la chevrette, peuvent être distingués selon plusieurs indices, y compris après la chute des bois qui ornent la tête des mâles. Le croquis en mentionne les principaux. Il faut surtout être attentif à la taille de l'animal aperçu, à l'épaisseur de son cou, au dessin de son arrière train et à la forme de ses bois, s'il en est porteur.

Ecouter de fin septembre à mi-octobre : Asseyez-vous sur la borne à la tombée du jour. C'est l'époque où les cerfs mâles brament, surtout pendant la nuit. Ils avertissent ainsi les biches de leur présence tout en cherchant à intimider et à défier leurs concurrents potentiels. Les vieux mâles commencent à se faire entendre plus précocement que les jeunes. Le cri des premiers est plus grave et porte plus loin que celui des seconds.

Vous pourrez peut-être distinguer :

- Le brame de présence, ressemblant à un rot grave et rauque.
- Le brame dit « de langueur », long et mélancolique.
- Le brame de défi, sorte de rugissement au timbre élevé.
- Le brame de triomphe, plus grave et plus long que le précédent.

- Le brame de poursuite, cri saccadé et haletant, émis lorsque le cerf court derrière une biche.



Distinction entre cerf, biche, brocard et chevrette

Attention : Restez à bonne distance d'une place de brame, bien qu'il n'y ait aucun risque pour vous à s'en approcher. Sinon, cerfs et biches pourraient abandonner les lieux pour le restant de la période de reproduction.

Poste 25 : Chandelle de hêtre

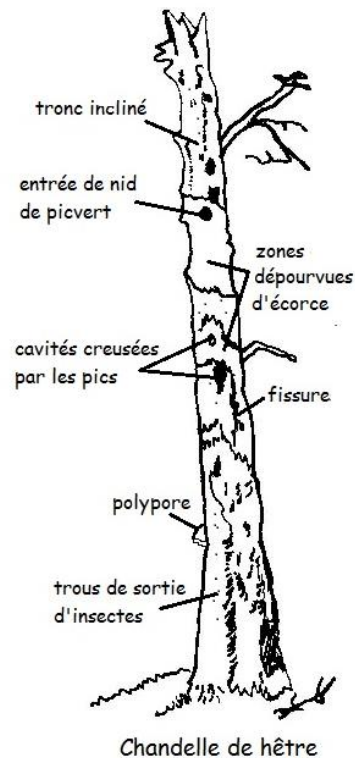
Coordonnées GPS : 48°55'06.8"N, 5°26'39.8"E

Observer : Cette chandelle de hêtre subit les attaques conjointes et intenses de champignons, d'insectes et d'oiseaux. Elles ne tarderont pas à la faire s'écrouler à terre où elle finira de se décomposer. L'arbre d'origine a entièrement perdu son feuillage pendant la tempête de décembre 1999. De plus, l'inclinaison actuelle du tronc permet d'imaginer que son système racinaire a été fortement éprouvé par le fort balancement de la partie aérienne de l'arbre, occasionnant la rupture d'une grande partie des fines racines chargées de pomper l'eau du sol. Le hêtre est donc mort de soif à la première période de sécheresse ayant suivi le coup de vent, avant d'avoir pu reconstituer son feuillage à partir des bourgeons vivant sous l'écorce de son tronc.

Mais la fin de son règne a marqué le début d'une nouvelle vie. Il est devenu un véritable hôtel et un garde-manger pour une multitude d'êtres vivants qui signent leur présence en se montrant ou en laissant des traces caractéristiques sur le tronc. Certaines d'entre-elles seront mieux

visibles en grimpant sur la butte de la tranchée qui se trouve en face de la chandelle, de l'autre côté du chemin.

Les premiers insectes qui se sont glissés sous l'écorce ont apporté et déposé, en même temps que leurs œufs, des spores d'une espèce de champignons appelée « polypore ». Elles ont produit de minces filaments, le « mycélium », qui constitue la partie végétative du champignon. Celui-ci a colonisé le bois sain, lui donnant une texture spongieuse. D'autres espèces d'insectes ont alors pu s'installer, qui se nourrissent de bois décomposé ou de mycélium, voire d'autres insectes. Toute cette microfaune a incité des oiseaux insectivores à venir se nourrir. Sittelles et mésanges ont délogé leurs proies sous la mousse et l'écorce, tandis que les pics trouaient le bois pour extraire les larves et les fourmis de leurs galeries. Les pics ont également creusé des loges de nidification. Ces cavités et les nombreuses fentes du bois constituent aujourd'hui autant d'abris pour les chauves-souris forestières, les loirs ou les écureuils. En été, des guêpes y construisent leurs nids de papier. D'autres trous se sont remplis de bois décomposé dans lequel des larves de coléoptères, appelés cétoines, vont subir leur dernière métamorphose avant de s'envoler.



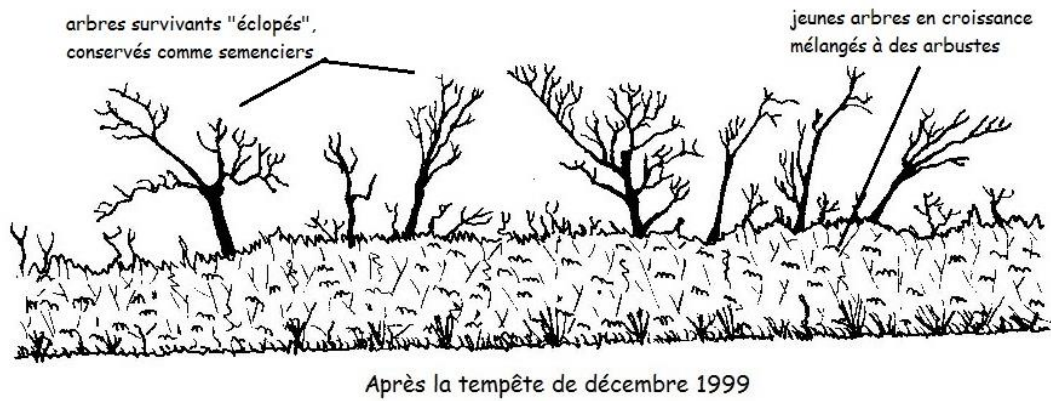
Œuvre 096 : Emmanuel Perrin, *La ballade des pendus* (VdF 2003).

Coordonnées GPS : 48°55'11.5"N, 5°26'41.4"E

Poste 26 : Après la tempête

Coordonnées GPS : 48°55'18.7"N, 5°26'40.4"E

Observer : Le paysage forestier entrevu de ce point est un taillis serré et dense, formant une couche d'épaisseur régulière de six à huit mètres. En émergent quelques grands arbres isolés portant des moignons de grosses branches charpentières. Ils sont les survivants de la tempête de vent de décembre 1999. Elle a jeté-bas ou endommagé presque toute la forêt de ce secteur du Bois de Dompcevrin. Il a fallu ici procéder à des coupes dites « à blanc » sur de vastes étendues. Les moins éclopés des grands arbres encore debout ont cependant été conservés comme semenciers. Le taillis en place est donc un peuplement majoritairement âgé d'une quinzaine d'années. L'ombrage porté par le taillis aux bordures du chemin est encore réduit, ce dont profite la flore herbacée des lieux.



Œuvre 160 : Sébastien Lacroix, *Aire cellulaire* (VdF 2010).

Coordonnées GPS : 48°55'28.3"N, 5°26'38.1"E

Œuvre 127 : Frédérique Lecerf, *Pierre dorée* (VdF 2006).

Coordonnées GPS : 48°55'29.6"N, 5°26'38.4"E

Œuvre 087/144 : Walther Piesch, *Lieu de rêve* (VdF 2002) / Clément Laigle, *Das Adlernest* (VdF 2008).

Coordonnées GPS : 48°55'41.2"N, 5°26'23.4"E